

# PHENIX

TOUS LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

N°11

Phillip K.  
**DICK**

*Confessions d'un  
homme qui n'a  
peut-être pas  
existé*

Manon Fargetton  
*Un souffle nouveau*

Paul Carta  
*Un best-seller en devenir*

Robert Zubrin  
*La NASA va sur Mars*

PHENIX MAG - 6 EUROS

n°11 - OCTOBRE 2006

Manon Fargetton  
(Interview)

3

Paul Carta (Interview)

6

Dossier Dick

10

Robert Zubrin (Interview)

41

Votre magazine préféré subit encore des mutations! Si si, c'est bien votre magazine préféré, non? Enfin, on peut rêver.

Des mutations, oui, nous allons plutôt vous présenter des dossiers dans les pages du mag. Bon, plus 300 pages comme à la belle époque, mais des dossiers les plus complets possible. Des dossiers qui feront le tour d'un sujet, d'un auteur, d'un film, d'un cinéaste, d'une manifestation, etc.

Dans ce numéro du renouveau, nous vous présentons le Grand Philip K. Dick, sa filmographie, ses livres, ses thèmes, ... Nous espérons que cela vous plaira.

Mais qu'en est-il des autres rubriques qui faisaient tout le charme de ce magnifique magazine allez-vous me dire? Je vous entends déjà. Ben elles ne disparaîtront pas, point du tout, mais elles apparaîtront journalièrement sur notre site internet ([www.phenixweb.net](http://www.phenixweb.net)). Les News, les critiques ciné, bouquins, BD, tout cela sera mis directement sur le site de manière très régulière afin de mieux coller à l'actualité.

Dans le mag, des entretiens aussi avec les auteurs les plus intéressants du moment. Ce mois-ci, Manon Fargetton, une jeune auteur qui publie ici son premier roman jeunesse ; Paul Carta qui a écrit une véritable saga incontournable et Robert Zubrin, un Américain qui nous emmène sur Mars. De quoi satisfaire les plus curieux.

Notre prochain dossier? Bonne question. A l'heure où j'écris ces lignes, je ne sais pas, ce sera une surprise. Si vous avez des suggestions...

Marc Bailly

Phenix Mag n°11, Octobre 2006. 3, rue des Champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be).

Directeurs de publication et rédacteurs en chef : Marc Bailly et Christophe Corthouts

Ont collaboré : Marc Bailly, Paul Carta, Channe, Véronique De Laet, Manon Fargetton, Freddy François, Joséphe Ghenzer, Okuba Kentaro, Bruno Peeters, Robert Zurbin.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

**ENTRETIEN***Manon Fargetton**Par Marc Bailly*

**Pouvez-vous nous dire quelque chose sur vous-même, votre passé ? Qui êtes-vous ?**

Je suis étudiante à Nantes en Diplôme de Métier d'Art (régie de spectacles vivants, lumière), après avoir passé mes dix-huit premières années à Saint-Malo, entre le vent et la mer. Difficile de parler de mon passé quand je m'efforce de me construire un avenir, surtout que je n'ai pas encore vraiment de recul !

**Vous avez écrit ce roman à l'âge où les jeunes filles ont souvent d'autres occupations, pourquoi ?**

Je crois que beaucoup de « jeunes filles » écrivent, sans forcément publier ! Et puis, j'avais (et j'ai) aussi d'autres occupations. Je ne parviens pas à ne faire qu'une seule chose, ça me lasse vite, il faut que je passe d'une activité à une autre. Ecrire fait partie de ma vie depuis que je suis petite, même si cela a pris plus d'importance ces dernières années, avec la perspective de publier mes écrits.

**Vous abordez des thèmes comme la manipulation des masses, la ségrégation culturelle, les changements climatiques aussi. Sont-ce pour vous les problèmes les plus importants de notre époque ?**

Les plus importants, je ne sais pas. Mais je vis dans une société où ces problèmes sont à l'ordre du jour et c'est naturel pour moi d'en parler.

**Comment travaillez-vous ? Ecrire est-ce votre profession ? Quelles sont vos passions dans la vie ?**

Je n'ai écrit qu'un roman, alors je n'ai pas vraiment encore de méthode de travail. Par nécessité (j'étais en classe de terminale), j'écrivais pendant de courtes périodes, dès que j'avais le temps, après les cours ou le week-end. Je fonctionne encore de cette manière là actuellement.

Mais écrire est loin d'être ma profession ! Pour l'instant, je suis étudiante, et j'espère bien passer encore un certain temps sur les bancs des salles de cours ou des amphis pour remplir ma tête de toutes les informations que l'on voudra bien m'offrir ou que l'on me donnera envie d'aller chercher ! D'ailleurs je ne sais pas si j'aurai une profession un jour. Je veux dire, UNE SEULE profession... Il y a tellement de choses que j'ai envie de faire ! Ce qui est sûr, c'est qu'au moins l'une des ces « professions » touchera au théâtre, que ce soit au niveau des éclairages ou dans une partie moins technique de cette formidable machine, et qu'une seconde sera certainement l'écriture.

**Pourquoi écrivez-vous ? Quel est, selon vous, le rôle de l'écrivain dans notre société ?**

J'écris parce que j'en ai besoin, parce que j'en ai envie. Sûrement aussi pour me prouver quelque chose à moi-même, comme un défi.

Pour moi, l'écrivain doit aider à réfléchir. L'échelle importe peu, que ce soit à celle du monde (problèmes climatiques par exemple) ou à l'échelle de l'individu (rapport avec les autres personnes, relations de couple...), si ce que je raconte donne à réfléchir, alors j'estime que j'ai rempli le



contrat de l'écrivain. C'est pour moi le rôle de n'importe quelle forme d'art, donner matière à penser, sans oublier de donner matière à rêver (ou à cauchemarder !).

**Considérez-vous la science-fiction comme une autre sorte de littérature que le mainstream ?**

Pour moi, la science-fiction est un moyen pour toucher des personnes que le mainstream rebute, parce qu'elle offre d'autres possibilités d'évasion... Comme tout genre, elle a ses règles, ses limites, et permet une certaine liberté. Utiliser un monde lointain et imaginaire est une manière d'aborder des problèmes très actuels.

**Qu'aimez-vous à propos de l'écriture ?**

J'aime la capacité à analyser que me procure l'écriture, cela aide à prendre du recul avec les événements. C'est une manière de se comprendre et de comprendre ce qu'on vit, même si c'est une écriture de fiction. J'aime construire une histoire qui tient la route et qui reflète ce que je ressens.

**Quel est votre écrivain-SF préféré ?**

Difficile... je pense que c'est Andreas Esbach.

**Quel est votre écrivain hors SF préféré ?**

Sans hésiter, Van Cauwelaert.

**Quel est votre roman SF préféré ?**

*Des milliards de tapis de cheveux* (Andreas Esbach)

**Quel est votre roman hors SF préféré ?**

*L'éducation d'une fée* (Van Cauwelaert)... Oui, je sais, je me répète, mais ça confirme mes deux réponses précédentes !

**Quel est votre film SF préféré ?**

*Minority Report*.

**Quel est votre film hors SF préféré ?**

*La fille sur le pont*.

**Votre principal trait de caractère ?**

J'ai posé la question à ma famille, et ils m'ont répondu sans hésiter : « Chieuse » !

Mais bon, ça dépend des jours quand même... En général, quand je ne suis pas en famille, je suis à la fois facile à vivre et compliquée, enjouée et parfois secrète.

**Quelles choses vous énervent ?**

Plein ! Les lacets défaits (vive les scratches!), les trois-quarts des émissions télévisées (voir même 99%), être indécise, Bush, les gens qui critiquent la Bretagne sans y avoir passé plus de dix jours (bon, tout est relatif, ça ne m'énervait quand même pas autant que Bush), perdre mes clefs, ne pas pouvoir finir là tout de suite immédiatement les dix dernières pages du bouquin que je suis en train de lire parce qu'il faut que j'aille mettre la table (ça c'est vraiment de la torture), ne plus me souvenir du prénom de quelqu'un, les intégristes du bio...

Mais en général, mon énervement passe rapidement ! Sauf lorsque je ne peux toujours pas finir les dix dernières pages de mon bouquin parce que lorsque j'ai terminé de mettre le couvert, on passe à table... Là, je deviens franchement invivable.

**En dehors de l'écriture, quels sont vos hobbies ?**

La musique (violoncelle), la lecture, l'équitation de temps en temps, aller voir des dizaines de spectacles en tous genres, hanter les musées, regarder des films....

**Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?**

Le dessin, s'il y en a bien un que je regrette de ne pas avoir, c'est celui-là.

**Votre rêve de bonheur ?**

Méxiler de temps en temps au nord de l'Ecosse ou sur un phare au milieu de l'eau pour écrire, et passer le reste de l'année à faire tout ce que j'aime d'autre (théâtre, musique, etc.)... et puis tant qu'à faire, si je pouvais être avec quelqu'un qui aime faire la cuisine, ce serait mieux, parce que celui-là aussi, c'est un don que je n'ai pas !

**Vos héros dans la vie réelle ?**

Je ne sais pas. Il y a beaucoup de gens que j'admire et qui sont souvent des personnes absolument pas connues, mais de là à dire que ce sont mes héros...

**Si vous deviez rencontrer le génie de la lampe magique, quels seraient les 3 vœux que vous formuleriez ?**

C'est un grand « si » ! Franchement, si je le rencontrais, je serais en train de me poser tellement de questions (genre « Et le père Noël alors ? Il existe aussi lui ? ») que j'en oublierais complètement de faire des vœux ! C'est effectivement utile d'y réfléchir avant, on ne sait jamais...

Alors, je voudrais :

- avoir le don de me téléporter où je veux, quand je veux,

- pouvoir régler la température extérieure dans un rayon de cent mètres autour de moi  
 - ne jamais être fatiguée (mais là je crois que je deviendrais vraiment fatigante !)

**Pouvez-vous nous dire, 5 choses que vous aimez et 5 choses que vous n'aimez pas ?**

Seulement cinq ? Il faut que je sélectionne dur...

J'aime être dans les tout premiers rangs d'une salle de théâtre, les tempêtes, les arums (fleur), rire et les lasagnes (surtout quand il y a beaucoup de fromage et de sauce blanche...)

Je n'aime pas faire la cuisine, marcher, transpirer dans le métro en portant trois sacs plus gros que moi et mon violoncelle en changeant de gare à Paris, les douches froides, devoir sortir sous la pluie quand je viens de sécher mes cheveux, laisser des messages sur les répondeurs.

**Et la question classique : quels sont vos projets d'avenir ?**

Au niveau de l'écriture, je travaille en ce moment sur un projet de roman (mainstream) mais ce n'est pas encore assez précis pour en parler. Ce qui est sûr, c'est que je continue à écrire.

A part ça, je vais apprendre, rire beaucoup, faire la fête, et puis dormir pas mal aussi ! Et puis mon projet d'avenir très proche : quelques jours de vacances à Belle-Ile.

**Interview Première Fois**

**La première fois où/ le premier :**

• **roman de SF**

En fait il y en a deux. Je les ai découverts en même temps dans la bibliothèque de ma soeur et je ne sais plus du tout par lequel j'ai commencé : *Lor bleu* de Danielle Martinigol et *La machination* de Christian Grenier. Je ne sais pas combien de fois je les ai lus et relus, mais ça doit s'approcher de la trentaine... au moins... ça m'a vraiment fasciné.

• **film de SF**

Ca devait être le premier *Star Wars* (de la plus récente trilogie) que j'avais été voir au cinéma lorsqu'il est sorti.

• **implication dans la société (par exemple voter, s'investir dans le volontariat)**

Les manifestations anti-Le Pen en mai 2002.

• **émotion devant une oeuvre d'art**

Au musée Van Gogh d'Amsterdam lorsque j'avais cinq ans, devant *Les tournesols*. Ce tableau m'avait fascinée, j'étais restée un long moment devant, et puis on avait continué la visite du musée. A un moment donné, mes parents m'ont perdue, et m'ont retrouvée quelques instants plus tard, ébahie devant ce même tableau !

• **pièce de théâtre**

Ce n'est pas la première que j'ai vue, mais c'est de loin celle dont je me souviens le plus car c'est la première qui m'ait bouleversée et enthousiasmée à ce point : *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare, dans une mise en scène contemporaine par une troupe de jeunes acteurs complètement déjantés... J'avais quatorze ans.

• **interview**

Il y a trois mois par téléphone pour un magazine... et je ne savais vraiment pas quoi répondre !!!

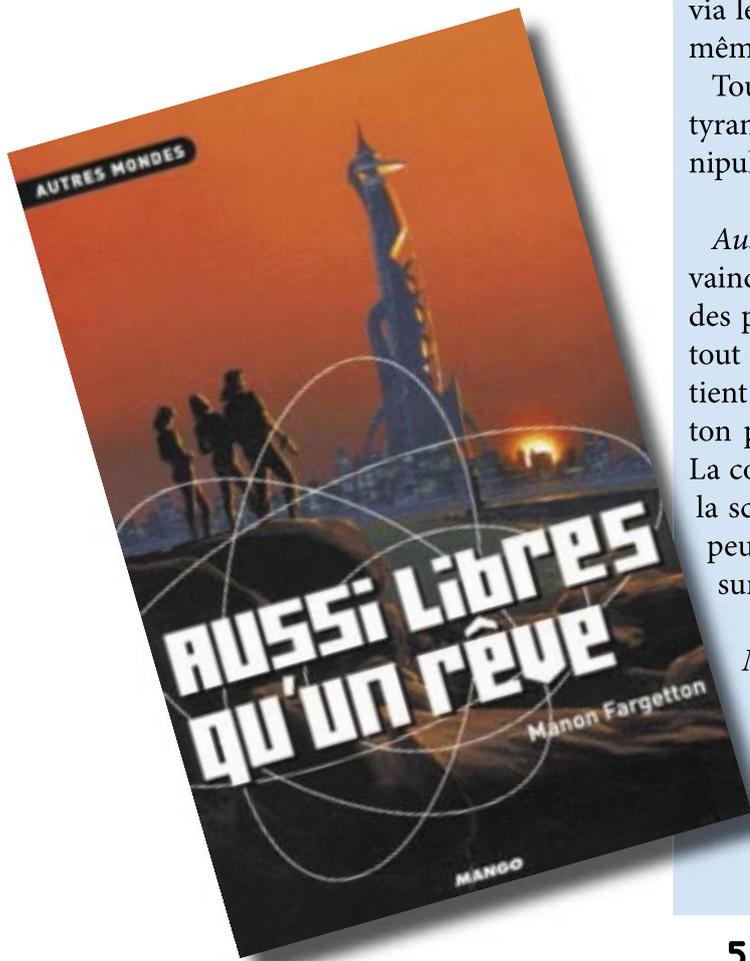
• **la plus bizarre première fois**

Ma première interview !

• **qu'elle s'est sentie chez elle alors qu'elle n'était pas dans sa maison**

Quand j'étais petite, les voyages se faisaient dans la camionnette familiale. C'était un peu comme emporter un petit bout de chez soi, et dans cette camionnette, j'avais l'impression d'être partout chez moi !

- **compris qu'elle voulait écrire pas que pour elle**  
A la suite d'un devoir de français en classe de première, dont le leitmotiv était « je veux écrire ». C'était la première fois que j'étais vraiment fière de ce que j'avais écrit. Ça a été le déclic.
- **Noël après avoir appris pour le Père Noël**  
Je ne m'en souviens plus... avec une grande sœur et un grand frère, c'est dur d'y croire longtemps ! Par contre, ma mère vient de me révéler que la fée qui met en route le lave-vaisselle pendant la nuit lorsqu'il est plein n'existait pas, et que donc, je pouvais m'en occuper de temps en temps... Là je suis super déçue...
- **utilisation d'Internet**  
Ca m'a tellement marquée que je ne m'en souviens pas ! J'imaginais que c'était à l'école...
- **voyage seule/sans ses parents**  
Classe nature en CP... mais ça ne m'a pas beaucoup marquée non plus !
- **choc culturel**  
Lorsque j'ai appris que même dans ma ville, à Saint-Malo, certains enfants n'étaient jamais allés à la plage. J'avais vraiment l'impression d'avoir affaire à une race extraterrestre, alors qu'ils habitaient juste de l'autre côté du boulevard.
- **qu'elle a vu son nom sur son livre publié**  
Je n'ai pas sauté au plafond contrairement à ce qu'on pourrait l'imaginer. En fait, j'avais le sentiment agréable que mon travail avait abouti en quelque chose de tangible, de réel, une sorte de satisfaction personnelle.
- **premier autographe**  
C'était aux deux personnes auxquelles est dédié mon livre. Ce que j'aime, c'est que les dédicaces sont une bonne occasion de dire à quel point on tient au gens, mais ça m'a fait beaucoup plus bizarre de faire des dédicaces à des personnes que je ne connaissais pas du tout.



## Manon Fargetton

### Aussi Libres qu'un Rêve

Manon Fargetton est une jeune fille qui publie ici son premier roman à l'âge de 18 ans dans la très belle et intelligente collection Autres Mondes chez Mango.

#### Le pitch

Fin du XXI<sup>e</sup> siècle, l'accès à un métier est régi par la loi des Dates de naissance. Si vous êtes né en janvier, les métiers les plus cotés, ceux qui font rêver, vous seront proposés (acteurs, chanteurs, ...). Par contre, si vous êtes né en décembre, il ne vous restera que les métiers dont personne n'aura voulu, les moins valorisants, les moins agréables (nettoyeurs d'allées...).

Deux sœurs jumelles, Silnöa et Silnëi, sont nées à quelques minutes d'intervalle, mais l'une est née le 31 décembre à 23h58, et l'autre dans les premières minutes de janvier ! Voilà que leur avenir est déjà fondamentalement différent.

Elles seront élevées par leurs parents de manière similaire, mais elles ne sont satisfaites ni l'une ni l'autre de ce que leur offre la société. Silnöa qui est née en décembre, va rencontrer Kléano, un jeune chanteur d'un groupe rock rebelle qui, comme elle, rêve d'un monde meilleur. Elle correspond également via le bzh-net avec N. un mystérieux garçon qui possède les mêmes valeurs qu'elle.

Tout ce petit monde va unir ses forces pour combattre la tyrannie des Dates de naissance, et de leur instigateur, le manipulateur Chan Wallow.

*Aussi libres qu'un rêve* est un livre captivant, au ton convainquant et réel. Il touche juste et impose un point de vue des plus fondamentaux. Un être humain peut-il imposer de tout diriger jusqu'aux rêves de ses concitoyens ? L'intrigue se tient très bien, les personnages sont crédibles. Manon Fargetton possède un réel talent d'écrivain qu'il faudra surveiller. La collection Autres Mondes démontre, une fois encore, que la science-fiction peut être intelligente sans être ennuyeuse, peut faire réfléchir sans se prendre la tête, peut interpeller sur des problèmes contemporains.

*Manon Fargetton, Aussi Libres qu'un Rêve, Mango, Autres Mondes, 218 pages.*

Marc Bailly

**ENTRETIEN***Paul Carta**Par Okuba Kertaro*

**Pouvez-vous nous dire quelque chose de votre vie personnelle et professionnelle : comment trouvez-vous le temps de rédiger vos livres – en sacrifiant vos vacances et/ou en enchaînant votre famille ?**

Je suis professeur de français en collège, ce qui me laisse les vacances et de nombreuses soirées, étant célibataire, pour achever mes pavés.

**Est-ce que vous écrivez rapidement, en suivant votre instinct, ou bien est-ce que vous avez besoin d'énormément de préparation ?**

J'ai généralement l'idée d'un livre au cours de la rédaction du précédent, ce qui me laisse généralement un an ou deux pour mettre au point l'histoire, la caractérisation des personnages, identifier les thèmes que je veux traiter... Ensuite, ou conjointement à la rédaction, il y a la phase de recherches ; je ne suis pas un scientifique - et j'utilise donc des ouvrages de vulgarisation (Sagan, Asimov, etc.) pour faire croire que je peux écrire du *Hard science* - ni un campagnard aguerri quand j'écris de la Fantasy, ce qui m'oblige à rechercher des informations au sujet des métiers oubliés, le soin à apporter aux animaux, l'herboristerie, etc., dans une multitude d'ouvrages et bien sûr sur Internet. Il peut m'arriver d'être bloqué dans mon écriture parce que je n'ai pas les informations nécessaires pour visualiser ce que je veux écrire - pour *L'Echiquier des étoiles*, ce fut le cas pour la description des Gurkhas et de leur univers culturel, pour mon ouvrage de Fantasy, *Petit Dieu*, pour «créer» un navire fluvial un tant soit peu crédible.

**Pouvez-vous préciser notamment le lien que je trouve assez curieux entre échecs et science-fiction ? Est-ce qu'il s'agit d'une pulsion logique – vous étiez écrivain de naissance -, ou est-ce que, par l'usage de la stratégie et de la rêvasserie organisée, vous en êtes venu à l'idée d'utiliser cette méthode dans le champ de l'écriture romanesque ?**

Les échecs font partie depuis des siècles de l'univers intellectuel de notre civilisation. Pour moi, il était logique qu'ils continuent à constituer un symbole de complexité, d'intelligence et d'éducation dans le futur, malgré les performances des ordinateurs qui annoncent la fin de la mainmise humaine sur le *Noble jeu*. J'ai donc voulu à la fois écrire sur les échecs, comme d'autres comme Zweig ou Nabokov l'ont fait, représenter leur symbolique dans le futur, comme Gérard Klein ou Lewis Padgett ont pu le faire, mais aussi apporter mon expérience de joueur d'échecs, ayant participé et même organisé des tournois d'échecs. Je voulais donc à la



fois représenter les échecs au niveau symbolique, mais aussi dans leur existence réelle : celle des joueurs, des tournois, des études, des magazines spécialisés, tout cet univers clos qui me fascinait. Et bien sûr, parler des échecs dans leur expérience quasi-mystique, qui sous-tend la fin du livre.

**On a l'impression, dans *L'Echiquier des Etoiles* que vous avez établi une sorte de pot-pourri des plus grandes parties jouées : est-ce que vous vous référez à des parties réellement disputées, ou avez-vous inventé ces confrontations ?**

Les références d'ouvrages et de parties que je cite sont toutes exactes, et peuvent être facilement identifiables par un amateur d'échecs, ainsi que les anecdotes s'y afférant. Toutefois, il est très difficile de raconter une partie en temps réel et avec tous les détails. Je ne voulais pas refaire *La Ville est un échiquier* de John Brunner. Je me suis contenté de donner les bases de plusieurs parties, d'échafauder les réponses possibles, et jouer de l'ellipse pour que les néophytes en échecs ne soient pas trop déstabilisés. Cela a dû fonctionner puisque mon éditeur lui-même ne sait pas jouer aux échecs...

**Dans une aventure extraordinaire, Poe, pourtant de formation mathématique, refuse aux échecs la première place des jeux logiques, leur préférant les dames, dont la combinatoire est selon lui bien plus complexe. Que pensez-vous de ce point de vue ?**



Je ne me souviens pas de cette nouvelle, mais les échecs ne sont pas qu'un jeu : c'est un univers culturel, une tradition intellectuelle, une référence même pour ceux qui ne savent pas y jouer : dans les journaux, dans les films, dans l'art, dans l'inconscient collectif, ce sont bien les échecs qui sont synonymes de complexité, d'intelligence, voire d'élitisme. Comme je le dis à mes élèves - car j'enseigne aussi les échecs dans mon collège -, c'est l'un des seuls jeux qui puisse s'apparenter à un sport, puisque les plus grands champions peuvent effectivement vivre des échecs, être de véritables professionnels rémunérés pour

## Paul Carta

# L'Échiquier des Étoiles

Ce livre est français et il va être le best-seller de cette année.

Ne vous laissez pas impressionner défavorablement par la présentation. Malgré un format imposant et une couverture qui n'est pas suffisamment accrocheuse, j'ai plongé dans le livre de Paul Carta avec l'étonnement et le ravissement d'un vieillard précautionneux dans un bain public peuplé de jeunes filles nues et rebondies. Bien plus qu'un coup de fouet revigorant, aux effets souvent temporaires (combien de bouquins aux premières pages étourdissantes et qui s'enlisent lamentablement), *L'échiquier des Étoiles* a été un véritable plaisir de lecture, un retour aux sources du véritable roman d'aventures et d'action.

En 2082, Eric Delonges, grand maître international d'échecs, est réveillé de la cryogénéisation dans laquelle il s'était réfugié, quelques quatre-vingts ans plus tôt, à la suite du deuil accidentel de sa femme et de sa petite fille. Il a été rapplé à la vie sur l'ordre de l'ONU, cette organisation, si fragile et peu écoutée à son époque, devenue depuis la force politique mondiale. En raison d'une toute petite nouveauté diplomatique : la Terre a été intégrée, un peu contre son gré, à la Confédération galactique, une alliance culturelle, technique et commerciale qui rassemble 31 races extra-terrestres. La Terre, n'ayant pas prouvé son niveau de technologie en matière de déplacement planétaire, est acceptée à titre provisoire, et plusieurs des autres races lorgnent sur cette planète peuplée de petits animaux. L'Onu se propose de renverser l'image négative des humains en gagnant le premier tournoi d'échecs intergalactiques. Un véritable programme de réanimation et d'entraînement a donc été monté pour Eric, afin de réactiver ses capacités de compétiteur. Pourra-t-il se motiver suffisamment pour cet objectif ?

Carta a le don des histoires, le sens du suspense, le génie des personnages. Et puis il manie avec aisance le langage scientifique, notamment celui de la psychothérapie comportementale, pour rendre plausible l'épisode important du retour d'Eric à la réalité contemporaine : l'auteur est capable de faire ressentir, presque physiquement, les nouvelles données perceptibles et les nouveaux concepts de ce monde futur. Il a même la prétention de rendre l'intrigue de plus en plus palpitante, et ce en commentant des parties d'échecs, en faisant pénétrer le lecteur dans les arcanes de ce combat virtuel, pour lui communiquer le sens de la stratégie et le goût de la victoire.

Pour tous ceux qui croient que le pat est le terme générique pour les spaghettis, ce sera donc une grande révélation. Surtout, Carta ne se contente pas de faire comprendre le jeu de l'intérieur, il explique également la psychologie particulière des grands maîtres, leurs faiblesses, leurs tics de personnalité. Il présente ici un champion particulièrement humain, couvert de blessures, refusant de les avouer, un homme meurtri qui doute toujours du sens de son existence. Or, ce championnat qui lui apparaissait comme si étrange et détaché de ses préoccupations profondes va devenir l'axe même de sa reconstruction personnelle. Sur un certain point, ce très grand livre de Carta produit les mêmes effets sur son lecteur : il le rend plus intelligent et ouvert aux autres.

Ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir un tel talent.

Okuba Kentaro

*Paul Carta, L'Échiquier des Étoiles, Melis Editions, 560 pages*

jouer et gagner des tournois. Ce n'est pas le cas des dames.

**Quelle est la valeur du latin dans la progression psychologique du personnage principal de Eric Challonges ? Certes, il donne comme explication le fait qu'en s'exprimant dans une langue morte, il est à même de cacher aux espions (manifestement, vous n'aimez pas les pys ou vous êtes marié avec un) qui l'environnent la vraie nature de ses pensées. Mais cette justification me semble fautive, notamment parce que vous ne proposez aucune traduction, alors que vous avez fait l'effort de reconstruire une très intéressante chronologie des années prochaines. Est-ce que vous souhaitez par le latin cacher au lecteur votre méthode de progression ? Est-ce un gri-gri essentiel à votre façon d'écrire ?**

L'utilisation du latin n'est pas pour Eric un moyen d'échapper aux espions : elle lui permet simplement d'échapper à l'univers qui l'entoure, de commenter sotto-voce, d'une manière ostensiblement critique, mais sans être compréhensible, ce qu'il découvre autour de lui. Cette utilisation d'une langue morte mais riche de connotations culturelles m'a permis de brosser un personnage qui, non seulement ne se sent pas à son aise sur la Terre de 2082, mais ne se reconnaissait pas plus dans l'univers culturel du début du XXI<sup>e</sup> siècle. Une manière à la fois de se définir en paria, et de l'assumer. On peut sans doute parler de cuistrerie à son propos, mais il s'agit bien chez lui d'un mécanisme de défense. Quant à ce qu'il dit en latin, ce sont des réflexions, des proverbes et des citations fameuses issues d'une époque qui vivait elle aussi des cycles de décadence et d'évolution, et qui fait le lien avec le futur que je décris. Quant à la question de la traduction, étant donné que le roman est à la première personne, il me paraissait difficile d'y inclure la version française.

**Vous êtes apparemment de formation littéraire, et pourtant vous maniez avec facilité le langage scientifique : y a-t-il un docteur Jekyll derrière tout cela ?**

Je lis de la SF depuis tout petit : peut-être un pseudo-vocabulaire scientifique a-t-il fini par devenir une seconde nature. Mais il s'agit essentiellement de recherches, de prises de notes sur des ouvrages de vulgarisation, des romans, ou même des épisodes de *Star Trek The Next Generation*, série réputée pour avoir des conseillers scientifiques très pointus. Mais l'astrophysique ou la cryogénie n'étaient pas les domaines les plus ardues à rendre réalistes et abordables : la sociologie, l'ethnologie, l'éthologie, des sciences moins «pures», ont demandé un travail de réflexion et de recherche important. Mais je ne me considère pas comme un écrivain hard science : je veux simplement que le «produit» romanesque obéisse à sa loi première : être le plus réaliste possible, donner l'illusion du réel.

**L'échiquier des étoiles est construit dans une veine zolienne plus que dumassienne : vous tenez un fil conducteur, vous jonglez avec les différents points de vue, et tout en laissant courir l'imaginaire, vous contrôlez tous les rebondissements. Vous sentez-vous plus proche des grands romanciers français du XIX<sup>e</sup> que des auteurs de science-fiction contemporains ?**

Il est vrai que j'ai voulu créer un roman-monde, un de ces romans qui constituent un tout dans lequel le monde se reflète, comme les grandes œuvres de Hugo ou de Flaubert. D'un autre côté, c'est aussi un univers SF classique puisqu'il est encore possible d'y raconter des histoires, de reprendre les personnages, de lancer de nouvelles intrigues, comme chez les plus grands écrivains SF... Le monde existe, et d'autres peuvent l'utiliser. A cet

égard, je suis aussi un joueur de jeu de rôles ou *rôliste*, et lorsque je créais des scénarios, il fallait absolument surprendre les joueurs, ne pas les ennuyer, leur donner envie de continuer l'histoire, préparer des coups de théâtre, etc. Et bien sûr, s'inscrire dans une tonalité, une tradition du jeu. Je ne sais pas si ce que j'écris est plus «européen» qu'«américain». C'est à chaque lecteur de se faire une idée. J'aime simplement une histoire bien construite, obéissant aux péripéties classiques du système romanesque, ce qui n'empêche pas un style un peu plus élaboré, comme Heinlein ou Pohl (le magnifique cycle de *La Grande porte* par exemple) ont pu le faire auparavant.

**Pourquoi écrivez-vous ? Quel est selon vous le rôle de l'écrivain dans notre société ?**

Je suis enseignant. Pour moi, un roman doit non seulement divertir (mais absolument le faire : je ne suis pas fan du Nouveau roman), mais enseigner des choses au lecteur. Je me situe donc dans une très classique tradition vernienne. Je raconte une histoire, mais tout ce que je dis - l'histoire des Gurkhas, la description des lieux - parisiens, luxembourgeois... -, les hypothèses darwiniennes sur l'évolution des extraterrestres, la chronologie du futur... est issu de recherches et d'observations.

J'écris parce que je sens donc que j'ai des choses à dire, des idées à partager, peut-être des analyses qui ne sont pas assez connues à mon goût, et que j'essaie de diffuser. Si certains ont pu avoir envie de se mettre aux échecs après avoir lu mon livre, c'est déjà une victoire. Et bien sûr, j'écris parce que c'est aussi un plaisir qui me manque rapidement si je ne fais rien.

Quant à l'écrivain dans la société, je crois, étant invité à une quinzaine de salons du livre par an et intervenant parfois dans des classes, qu'il est toujours perçu comme une sorte de guide ou de référent. Que ce soit une bonne ou une mauvaise chose, ça doit dépendre de l'écrivain...

**Considérez-vous la science-fiction comme une autre sorte de littérature que le Mainstream ?**

C'est une littérature de genre ; en cela, ce n'est pas du Mainstream. Le Mainstream se contente généralement de tendre un miroir à l'univers, de répercuter les pensées et les expériences d'individus que je considère comme solipsistes en général. La SF est une littérature de genre, en ce sens qu'elle joue sur d'autres modalités. Ce qui la caractérise le plus à mon sens, c'est qu'elle s'adresse à des lecteurs de SF, et joue donc sur un effet de reconnaissance, une tradition intellectuelle, une acceptation de la part du lecteur. Je différencie la littérature de genre du Mainstream (même si certaines œuvres Mainstream s'apparentent à de la SF, comme les romans de Werber, ceux de Umberto Eco, de Borges, de Houellebecq ou même le *Da Vinci code*...), mais par contre, je ne fais pas de différence qualitative entre la SF et la Fantasy, ou tout ce qui peut se situer en termes de sous-genres entre les deux.

**Qu'aimez-vous à propos de l'écriture ?**

Mes romans sont toujours une tentative de création d'un univers dans lequel faire entrer le lecteur. Ce qui me plaît dans l'écriture, ce doit donc être un sorte d'aspect démiurgique, qui s'apparente sans doute à ce que je faisais quand je jouais aux jeux de rôles : créer un jeu de toutes pièces, monde et règles, créer un scénario, être le maître du jeu, surprendre, etc.

**Quel est votre écrivain SF préféré ?**

Le plus grand : Robert Anson Heinlein. Mais j'apprécie aussi Sturgeon, Simak, Scott Card, Vance, etc.

**Quel est votre écrivain hors SF préféré ?**

Robert Heinlein toujours

**Pouvez-vous nous donner votre liste des dix meilleurs romans de science-fiction et/ou de fantastique ?**

- *Révolte sur la Lune*. R.A. Heinlein
- *Etoiles garde-à-vous ! id*
- *Dune*. F. Herbert
- *Hypérion*. D. Simmons
- *Sans parler du chien*. C. Willis
- *Carrefour des étoiles*. C.D. Simak
- *Terremer*. U. Le Guin
- *Route de la gloire*. R.A. Heinlein
- *Le Cycle de Fondation*. I. Asimov
- *Le cycle de Lyonesse*. J. Vance

Mais il y en a bien d'autres bien sûr. Il est toujours difficile de faire un choix dans sa bibliothèque.

**Quel est votre film SF préféré ?**

En tant que Trekkie, j'aime beaucoup *Galaxyquest*. Mais *La Guerre des étoiles*, *La Planète Interdite*, *Blade Runner* sont incontournables. J'aime aussi beaucoup *Ladyhawke*.

**Quel est votre film hors SF préféré ?**

*Casablanca*, de M. Curtiz, *La vie est belle* de Capra (je suppose que ça se voit dans mon roman), mais aussi *L'Aventure de Mme Muir* de Mankiewicz, *Pandora* D'A. Levin... Pour les plus jeunes qui ne connaissent pas le noir et blanc, je vais rajouter *Fight club*.

**Votre principal trait de caractère ?**

Je suis un grand râleur devant l'Éternel.

**Quelles choses vous énervent ?**

Tant de choses qu'il serait impossible de les citer toutes même dans un de mes pavés.

**En dehors de l'écriture, quels sont vos hobbies ?**

Je regarde beaucoup la télé, surtout des séries en VO, je joue sur mon ordinateur quand je n'ai pas le courage d'écrire.

**Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?**

Pourquoi pas l'immortalité ?

**Vos héros dans la vie réelle ?**

Je n'en ai pas.

**Si vous deviez rencontrer le génie de la lampe magique, quels seraient les 3 vœux que vous formuleriez ?**

D'après un épisode d'*X-files*, il faut toujours se méfier devant cette situation et prendre le temps de la réflexion.

**Pouvez-vous nous dire, 5 choses que vous aimez et 5 choses que vous n'aimez pas ?**

Ce que j'aime : Les comédies de Capra, le football, tout ce qu'a scénarisé Greg, le Capitaine Jean-Luc Picard, les bouquinistes parisiens

Ce que je n'aime pas : Fellini, Godard, la Nouvelle vague..., la BD façon Franck Miller, les ordinateurs qui plantent, les voyages, sortir de chez moi en général.

**Je ne sais pas grand-chose des éditions Melis. Apparemment, vous avez publié l'essentiel de vos textes chez eux : pouvez-vous les présenter, en quelques lignes, leur ligne éditoriale, et expliquer à nos lecteurs comment ils ont été tenté par votre projet.**

Melis est un éditeur niçois, qui n'est pas spécialisé en SF puisque tous les genres sont publiés, de la poésie à l'essai en passant par les ouvrages destinés à la jeunesse et les livres d'art. Luciano Melis, mon éditeur, a réédité mon premier roman, publié à l'étranger, *L'Artefact sicilien*, et je travaille avec lui depuis pour développer une collection SF qui comporte aussi Jacques Mondoloni (la réédition de *Papa I°*) ou Pierre-Denis Leroyer. Même s'il est difficile de trouver un diffuseur, Les éditions Méliis tentent d'être présentes dans le plus grand nombre de librairies, et se fait aussi connaître par l'intermédiaire des salons du livre. Il est prévu cette année, après *L'Echiquier des étoiles*, de rééditer dans une nouvelle version *Les Goulags mous* de Jacques Mondoloni.

**Quels sont vos projets dans l'immédiat, car vous allez manifester devant un best-seller avec cet échiquier enthousiasmant ? Quels autres livres en perspective ?**

C'est gentil de qualifier mon livre de futur best-seller ; j'espère que vous aurez raison. Après cet ouvrage, j'ai écrit un roman de Fantasy en 2 tomes, *Petit Dieu*, toujours disponible, et qui, je ne désespère pas, sera remarqué par les éditeurs de poche. Il est aussi prévu que les éditions Méliis sortent prochainement un conte de Noël illustré que j'ai écrit l'année dernière, et intitulé *La Planète du Père Noël* ; ou une manière d'allier conte de Noël et science-fiction.

En ce moment, je termine (laborieusement) un roman SF policier, mélange qui je l'espère sera apprécié, et qui ressemble un peu à ce qu'a fait Asimov dans *Les Cavernes d'acier* et ses suites.

**Je lis dans votre biographie que vous êtes natif d'Ajaccio. Est-ce que vous envisagez de venir faire une séance de dédicace en Corse ?**

J'ai déjà dédicacé plusieurs fois à Ajaccio, généralement à la librairie La Marge. J'espère y retourner bientôt.

**Question ultime (In cauda venenum) : qu'allez-vous faire du premier million d'euros que vous allez gagner cette année ?**

Les Dieux vous entendent ! Je pourrai enfin acheter la bibliothèque géante dont je rêve !

# DOSSIER DICK

---

## Cinéma

### *Actu*

A Scanner Darkly, le nouveau film inspiré de Dick, p.11

### *Flash Back*

Blade Runner : Aux origines de la polémique, p.14

### *L'exception culturelle française*

Confession d'un Barjo, p.16

### *Lointaines Inspirations :*

Total Recall, Planète Hurlante, pp.17-18

### *Le Renouveau*

Minority Report, Paycheck, pp.20-22

## Littérature

Bio-Dick, p.24

Les romans incontournables, p.28

Théma-Dick : Les thèmes et les grandes obsessions dickienne, l'importance de la drogue et de la paranoïa dans son oeuvre... , pp.32-34

Les auteurs sous influence / Les héritiers de Dick, p.36

## Dick Multimédia

Total Recall 2070, la série télé, p.39

Blade Runner, le jeu vidéo, p.40

# A SCANNER DARKLY

Par Joséphe Ghenzer

*A Scanner Darkly a été conçu dans l'esprit d'un roman graphique live. Ce choix accentue encore l'étrangeté de ce thriller existentiel, adapté de "Substance Mort", le roman de Philip K. Dick. De nombreux ouvrages (romans et nouvelles) de ce célèbre écrivain de SF ont, par le passé, déjà fait l'objet d'adaptations cinématographiques (plus ou moins fidèles). Parmi les plus marquantes, on trouve Blade Runner de Ridley Scott, Total Recall de Paul Verhoeven, Planète Hurlante de Christian Duguay, Minority Report de Steven Spielberg et Paycheck de John Woo.*

## Orange County Parano

L'action se déroule en 2013, dans une banlieue d'Orange County en Californie. Dans cette Amérique futuriste, la lutte contre le terrorisme n'a désormais d'égal que les terribles ravages occasionnés par la consommation massive par les habitants d'une drogue, baptisée "Substance M" (ou "Substance D" pour "Death", en VO). C'est dans ce climat bien particulier qu'un flic des stups, dont personne ne connaît la véritable identité, est envoyé en mission d'infiltration au sein d'un petit groupe de camés et de dealers occasionnels. Il est alors chargé par son supérieur hiérarchique de récolter des preuves sur le chef supposé de ce trafic de drogue. Le comble de l'ironie, c'est que les deux hommes ne sont en réalité qu'une seule et même personne.

Dans le cadre de son job, ce policier se voit contraint de jouer les taupes auprès de ses nouveaux amis. Lorsqu'il reçoit l'ordre de s'espionner lui-même, sa mission devient alors vite absurde et il s'enfonce, de plus en plus, dans la paranoïa. Histoire de compliquer encore un peu plus la situation, il utilise lors de son investigation un "costume brouillé", une sorte de tenue de camouflage recouverte d'un hologramme qui ne cesse de changer d'aspect en permanence, lui donnant ainsi une nouvelle apparence quasi instantanément ce qui renforce encore un peu plus la perte de ses repères.

## L'emprise

Tournant autour de la notion d'identité (allant de sa perte à sa quête), l'histoire se focalise sur un petit groupe d'individus déjantés et, de plus en plus, déconnectés de la réalité, tout en s'intéressant, plus particulièrement, à leur quotidien et à la résistance qu'ils opposent à l'univers dans lequel ils vivent. Sous l'emprise des effets ravageurs de la Substance M, chacun dévoile ce qu'il y a de pire en lui. Les personnages se battent contre leurs propres démons.

La drogue engendre d'abord en eux un sentiment de panique avant de leur procurer l'extase. Ils se sentent alors au comble du bonheur avant que la terreur ne s'empare à nouveau d'eux. Ils oscillent sans cesse entre ces deux extrêmes. La paranoïa aiguë engendrée par la Substance M plonge chacun d'eux dans un doute permanent. Dorénavant, les apparences sont



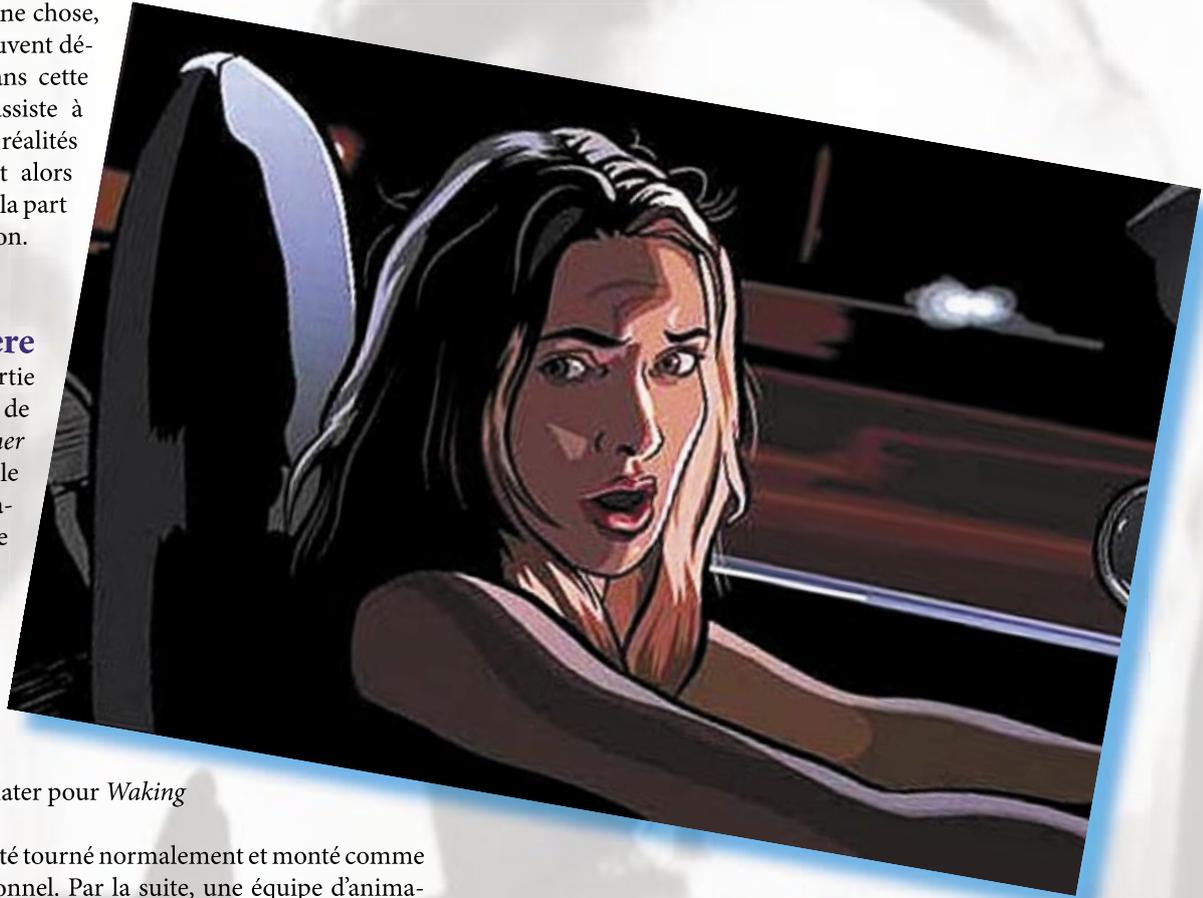
trompeuses et plus aucune chose, ni aucun individu ne peuvent désormais être fiables. Dans cette intrigue à tiroirs, on assiste à un enchevêtrement de réalités énigmatiques où il n'est alors plus possible de démêler la part du réel et celle de l'illusion.

### L'art et la manière

Inspiré en grande partie des propres expériences de Philip K. Dick, *A Scanner Darkly* est une parabole tragi-comique sur l'usage de la drogue dans le monde moderne. Tel un roman graphique live, le film superpose prises de vue réelles et créations infographiques sophistiquées selon une technique, déjà employée en 2001 par Linklater pour *Waking Life* et améliorée depuis.

Le film a tout d'abord été tourné normalement et monté comme un long métrage traditionnel. Par la suite, une équipe d'animation a superposé à ces prises de vue réelles une "couche", nécessitant 15 mois de travail sur ordinateur. En se servant d'un procédé rotoscopique, les animateurs ont pu peindre directement sur les images en vidéo numérique sans avoir à (re)dessiner chaque trait ou composant visuel. Avec ce processus, c'est l'ordinateur qui connecte les lignes et les touches de couleur tout en créant, d'une image à l'autre, l'illusion d'un mouvement aussi fluide et naturel que dans la vraie vie. Les animateurs ont ensuite retravaillé le matériau vidéo dans sa continuité, scène après scène. Le logiciel utilisé autorisait tous les styles picturaux imaginables et permettait de dessiner directement à l'ordinateur, ce dernier étant capable de mémoriser chaque coup de crayon ou de pinceau. Par la suite, la mise en couleurs fut effectuée par superposition de couches, chacune d'elles pouvant être remaniée indépendamment les unes des autres.

S'il est vrai que ce procédé original colle parfaitement avec le fond du sujet (plus particulièrement en ce qui concerne les scènes où le personnage principal porte son "costume brouillé"), il a aussi pour conséquence de déstabiliser le spectateur. En effet, étant focalisé sur la prouesse technique et sur une image qui parfois ne cesse de bouger, ce dernier a malheureusement bien du mal à se concentrer sur le fond de l'histoire dans un scénario qui laisse volontairement peu de place à l'action et privilégie avant tout la complexité des dialogues afin de mieux retranscrire à l'écran la réflexion philosophique de l'œuvre de Philip K. Dick.



*A Scanner Darkly*

Réalisation : Richard Linklater

Avec : Keanu Reeves, Robert Downey Jr., Woody Harrelson, Winona Ryder, Rory Cochrane.

Sortie le 13 Septembre

Durée : 1 h 40

# A SCANNER DARKLY



FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE

UN CERTAIN REGARD

Sortie : 13 septembre 2006

[www.ascannerdarkly-lefilm.com](http://www.ascannerdarkly-lefilm.com)

# BLADE RUNNER

Par Freddy François

*Après la réussite d'Alien, le huitième passager, Ridley Scott s'attaque à un genre très particulier et si difficile à exploiter avec succès : le futuriste.*

Fort de sa prouesse, le réalisateur britannique va bénéficier des dernières avancées technologiques en matière d'effets spéciaux. Ce seront d'ailleurs les derniers puisque le cinéma se tourne dorénavant sur les effets numériques. Ils remplaceront rapidement les coûteux décors.

Le roman *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* de Philip K. Dick est choisi pour l'occasion.

Malheureusement, Philip K. Dick ne verra pas le résultat final. Il décède le 2 mars 1982, quelques jours avant la sortie du film.

Nous sommes en 2019, la terre n'est plus qu'un gigantesque souk. La pollution a exterminé la plupart des animaux. L'effet de serre plonge les villes sous une averse de pluie perpétuelle.

L'homme, au lieu de réparer les pots cassés, a décidé d'exploiter d'autres planètes.

Sur les systèmes habités, des androïdes sont chargés des tâches les plus ardues.

Ils sont interdits sur terre.

Six androïdes, la version « nexus 6 », infiltrèrent Los Angeles. Leur quête, à l'instar de tout homme, est de gagner un peu de vie.

Pour cela, ils veulent à tout prix rencontrer leur créateur, Tyrell (Joseph Turkel).

Des unités de police, les blade runners, sont là pour effectuer le retrait de ces menaces.

Deckard (Harrison Ford), un ex-blade runner, reprend du service afin d'éliminer les six répliquants.

Il mène son enquête au travers d'un Los Angeles surpeuplé, surpollué, qui ressemble plus à l'enfer de Dante qu'à une ville prospère. (*youp la boum*)

Sur son chemin, Deckard va croiser la belle Rachel (Sean Young), une androïde sous la protection personnelle de Tyrell, le fameux créateur.

Tout au long du film, Ridley Scott nous fait visiter un Los Angeles futuriste malheureusement des plus crédibles. Les décors sont somptueux, quoiqu'ils soient noyés sous une chape de pessimisme.

En dépit de l'énergie déployée par Scott et son équipe, le film ne restera pas bien longtemps à l'affiche.

Scott n'a que trop bien respecté la vision de Dick pour que le

film cartonne au box-office.

Deckard est le type même de l'antihéros. Sombre, mélancolique, voire lâche, il n'a rien pour plaire au public.

Choisir Harrison Ford pour interpréter Deckard n'a certainement pas été le choix le plus judicieux qu'ait fait le casting.

L'acteur est en pleine gloire avec *Star Wars* et *Indiana Jones*. Il attire bon nombre d'adolescents qui veulent le voir casser du nazi ou les forces de l'empire sans jamais être déçoiffé.

Au lieu de cela, ces ados voient un Harrison Ford, désabusé, évoluant sous une pluie battante dans un univers glauque et sans âme.

À la première confrontation physique, leur héros est distancé par une femme, désarmé par ce gros pataud de Léon (Brion James) et c'est Rachel qui le sauve. Ouah, le gros nul !

Pour corser l'affaire, 1982 voit arriver le rouleau compresseur *E.T.*, qui rafle toutes les entrées à lui seul.

*Blade Runner* est, vite fait bien fait, rangé dans les archives cinématographiques.

Là, il se bonifie comme un bon vin.

On est alors à l'ère du vidéoclub. *Blade Runner* refait son apparition. Je l'ai vu arriver en K7. Vous savez, ce gros rectangle noir avec une bande magnétique. Ouah là ! V'la que je prends un coup de vieux !

Et là, la magie opère. *Blade Runner* va être reconnu par le public. Sorti de son placard en catimini, il gravit les échelons du succès et devient peu à peu un film culte.

Des groupes de fans se forment aussi bien pour le film que pour l'auteur.

Ils reconnaîtront enfin le film et aussi le réalisateur Ridley Scott, qui bien plus que de retranscrire le roman, a réalisé un hommage à Dick.

Et comme tout film culte qui se respecte, les polémiques sur tout et sur rien feront légion.

Il y aura ceux qui animeront le débat entre l'adaptation de Scott et le roman de Dick.

Il est évident que si l'on veut comparer un roman avec son film, nous pouvons nous étaler sur des pages et des pages.

Aucune adaptation ne peut être fidèle à cent pour cent. Simplement, parce que le public ciblé par les producteurs n'est pas le même que pour le roman.

Bien souvent aussi, le décalage temporel agit contre le film. *Blade Runner* est un exemple comme tant d'autres.

Il a été écrit en 1968 quand l'homme faisait ses premiers pas dans l'espace. Une calculatrice avait la taille d'une machine à laver.

En 1982, l'homme a été sur la Lune. La télévision est dans tous les foyers. Nette différence. Pour s'en rendre compte, il suffit de réfléchir un instant sur la technologie qui est dans le film. Si l'on ôte les spinners, le reste existe bel et bien maintenant. Notamment, les photos sur un écran télé. Si un réalisateur voulait réaliser un remake aujourd'hui, il devrait revoir tous ces aspects afin de rester dans le contexte futuriste.

Nous aurions alors encore plus de controverses.

Dick a spéculé sur le futur et Scott a dû traduire cette vision en ajoutant la modernité tout en respectant le côté psychologique des protagonistes du roman.

En 1992, alors que le film est bien ancré sur les étagères des fans, Scott nous offre une version longue.

*Pas trop cassé le trognon. Une minute de plus.*



Aux der-  
nières nouvelles, Ridley Scott pré-  
parerait une nouvelle édition du  
film. (Au lieu de ressortir des rema-  
kes, des director's cuts et des suites,  
les réalisateurs feraient mieux de  
nous pondre un peu plus d'origi-  
naux ! Et encore, je m'en prends à

Ridley Scott alors qu'il est l'un des rares à être prolifiques. Pardon  
Ridley.) Ceci, pour le vingt-cinquième anniversaire. Sortie pré-  
vue au cinéma en 2007 si la Warner ne pose pas son véto.

Note : J'ai volontairement écrit le mot « répliquant » et non «  
répliquant » comme le suggère l'orthographe. Ceci, afin de res-  
pecter l'œuvre de Ridley Scott.

Des scènes ont été adoucies. En particulier, celle où Roy Batty  
(Rutger Hauer) s'enfonce un clou dans la main.

Et là, on ne sait pas vraiment pourquoi, Scott nous gratifie de  
trois secondes de plus sur un rêve que fait Deckard. Ces trois se-  
condes sont certainement celles qui ont fait couler le plus d'encre  
au cinéma.

Deckard a une vision fugitive d'une licorne qui s'ébat dans une  
forêt.

Implicitement, cela voudrait dire que Deckard est lui-même  
un répliquant.

T'es gentil mon gars, mais je n'ai pas attendu dix ans pour me  
poser cette sempiternelle question.

Dés la première vision du film, l'on pouvait se demander si ef-  
fectivement Deckard ne serait pas un répliquant.

En effet, il résiste bien aux assauts des Nexus 6. Il n'a pas réél-  
lement de chez lui. Son appartement ressemble à un squat. Il n'a  
pas de voisins. Ses photos souvenirs s'apparentent à celles qu'il  
découvre chez Léon.

Tous ces détails troublants animent les discussions.  
- Et que vient faire la licorne dans tout cela ? me direz-  
vous.

*Bonne question. Joker !*

Dans la première version du film, elle apparaît déjà. Gaff  
(Edward James Olmos), un flic taciturne qui suit Deckard  
partout, fabrique des petits objets en papier. À la fin du film, il  
dépose une licorne sur une table.

Ridley Scott avait à l'époque cette petite habitude de dévoiler  
une scène de son prochain film.

Dans *Alien*, la purge du Nostromo est rigoureusement la  
même que les spinners de *Blade Runner*.

La licorne de *Blade Runner* renvoie directement à *Legend*  
qui sortira en 1985.

Au-delà de tous ces aspects, il y a un élément qui trouble  
vraiment.

Quand Deckard se voit confier la mission, Bryant (M. Em-  
met Walsh), son supérieur, lui explique qu'il y a six répliquants  
à éliminer. L'un des répliquants, précise Bryant, s'est fait électro-  
cuter sur une barrière de sécurité.

Il reste donc cinq répliquants. Pris (Darryl Hannah), Léon,  
Zora (Joanna Cassidy) et Roy Batty.

Et où est le cinquième ?

L'on pense immédiatement à Rachel. Mais ce n'est pas une  
Nexus 6. Elle n'a pas de limite de vie comme ses homologues.

Il ne reste plus que Deckard lui-même.

Peut-être qu'en définitive, Ridley Scott voulait nous renvoyer  
au livre de Philip K. Dick. En effet, le titre original en français  
est bien *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*

Dans le roman, qui rêve d'avoir un mouton électrique ?

C'est bien Deckard. Il a accepté cette mission, car elle lui  
rapportera assez d'argent pour qu'il s'en achète un.

Voilà, j'ai bien réactivé le débat. Je vous laisse là-dessus. Je  
ramasserai les copies lundi. Merci.



# CONFESSIONS D'UN BARJO

Par Freddy François

Si je vous dis Richard Bohringer et Hippolyte Girardot dans un film tiré d'un roman de Philip K. Dick, vous allez me rire au nez. (*Non ? Bon d'accord.*)

Vous allez me rétorquer : «Et pourquoi pas Louis de Funès dans *Minority Report* ?»

Et pourtant *Confessions d'un barjo* est bel et bien un roman de Philip K. Dick. Un des rares qui n'entre pas dans la catégorie science-fiction.

Publié aux USA en 1975 (mais écrit en 1959) sous le titre *Confessions of a Crap Artist* et en 1978 pour la version française.

L'adaptation cinématographique sortira en 1992 sous la direction de Jérôme Boivin (Baxter).

Personnellement, avec le cinéma français, j'en suis resté à Lino Ventura et les dialogues de Michel Audiard. Quelquefois, le cinéma français me surprend agréablement. Avec *Dîner de cons* et *Le Boulet* ou encore *Le Père Noël est une ordure*. Le cinéma français excelle dans la comédie dite populaire. Alors pourquoi s'acharne-t-il sur des films « d'auteur » ? *Vingt dieux de vingt dieux* !

Il n'y a que quatre personnages dans cette histoire commune et en même temps hors du commun.

Jack Isidore, le barjo (Hippolyte Girardot) : un simple d'esprit, un naïf s'intéressant plus aux ovnis, à la télépathie et autres objets hétéroclites qu'à sa propre existence.

Sa sœur, Fanfan (Anne Brochet), une femme à l'égo démesuré. Il est à noter que ce personnage est basé sur la troisième épouse de Philip K Dick.

Charles (Richard Bohringer), le mari de Fanfan, est ce que l'on pourrait nommer un gros beauf. Pour lui, faire la vaisselle est réducteur de sa virilité. Un gros beauf quoi !

Et le quatrième protagoniste est Michel (Renaud Danner), un étudiant qui comprendra bien vite comment dresser Fanfan.

Jack est hébergé chez Fanfan et Charles. Il s'occupera des enfants et du ménage. Évidemment, il n'échappera pas aux railleries de son beauf quant à sa virilité et son devoir d'homme.

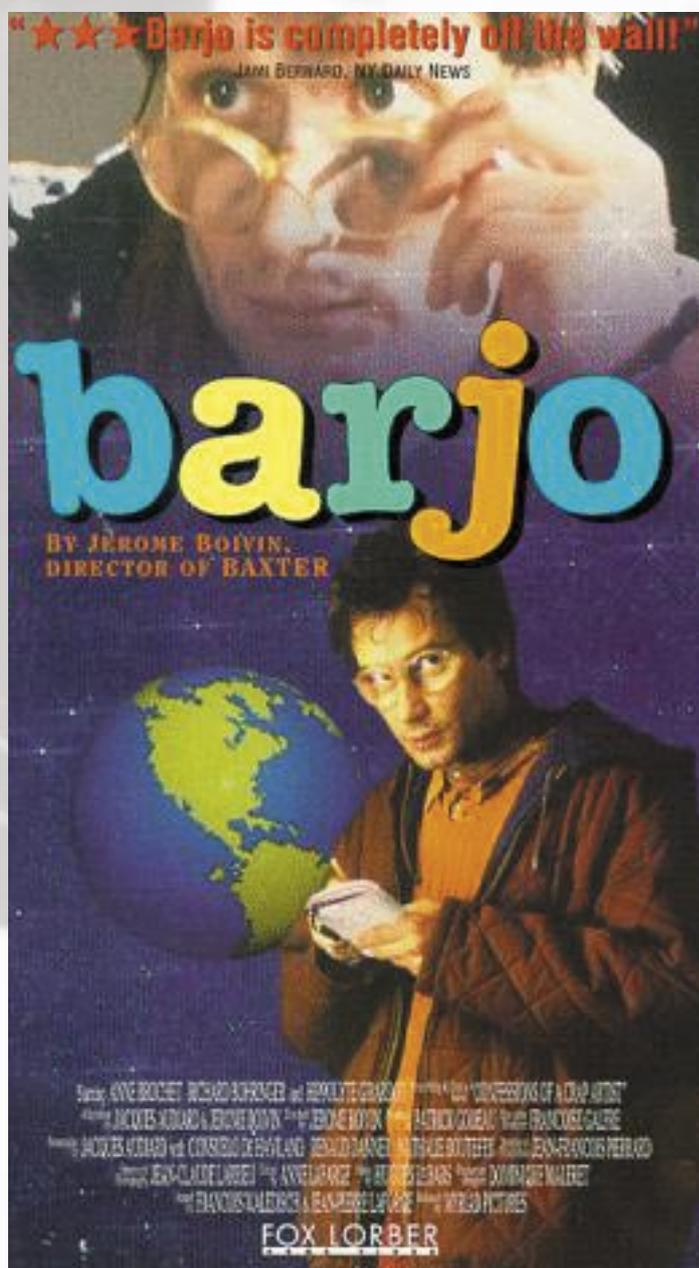
Une histoire banale dans toute sa splendeur.

Entre le film et le roman, il y a un fossé temporel. Le roman se situe aux USA dans les années 50. Le film, quant à lui, nous emmène dans la France des années 90. Ce qui discrédite quelque peu les personnages et le décor. Entre San Francisco et la France, il y a une différence énorme de culture.

Quoique, la méchanceté n'a pas de frontières.

Ce qui est extraordinaire dans le roman de Dick, c'est cette alternance entre la narration à la première personne et à la troisième personne. Une fois nous sommes dans l'esprit de Fanfan et le chapitre suivant, nous voyons Fanfan de l'extérieur. Dick en fait de même avec les trois autres acteurs. Ce qui a pour effet de nous plonger dans les âmes respectives des quatre rôles. Le texte gagne énormément en intensité.

Et comme à son habitude, Dick, qu'il soit dans la science-fiction ou non, nous invite à percer les secrets de ses héros. Toujours cette recherche de « qui est qui ? ».



# PLANETE HURLANTE

Par Freddy François

En mai 1953, Philip K. Dick publie la nouvelle *Second Variety* (nouveau modèle). Il faudra attendre 1995 pour qu'une adaptation cinématographique voit le jour.

Loin d'être une grosse machine à fric comme *Total Recall* de Paul Verhoeven et *Minority Report* de Steven Spielberg, *Planète Hurlante* s'affiche comme une série B honnête.

Domage que Christian Duguay n'ait pas eu les moyens pour nous plonger un peu plus dans l'univers dickien.

2078, sur la planète Sirius 6B, une guerre fait rage entre deux blocs. Enjeu du conflit, le berynium, un minerai très puissant.

Les deux camps, après avoir ravagé le sol de la planète, sont au statu quo. Dans leur bunker, ils attendent que l'un des deux montre le bout de son nez pour le massacrer.

Des armes que l'on pourrait apparenter à des mines vivantes peuplent le sol aride.

Dans ce contexte peu engageant, le colonel Hendricksson (Peter Weller) prend l'initiative de rallier son ennemi afin de signer le traité de paix.

Accompagné par un de ses soldats, le voilà parti dans un périple qui tournera rapidement au cauchemar.

Même si cette adaptation est considérée comme la plus fidèle concernant un titre de Philip K. Dick, il n'en reste pas moins qu'elle est pauvre du point de vue de la reproduction du décor.

Alors que Philip K. Dick nous mettait en garde contre les dangers d'un robot qui évolue de lui-même, le film se dirige droit sur un survival classique.

La différence entre *Planète Hurlante* et *La Coline a des yeux* de Wes Craven est minime. Les hurleurs sont remplacés par une bande de dégénérés et la planète, par un désert quelconque.

Comme il nous a habitués depuis, Dick adore nous poursuivre avec les questions existentielles. De « qui est qui ? » à « qui fait quoi ? », l'auteur aime nous emmener dans un labyrinthe tortueux de questions sans réponse.

Il prend un malin plaisir à nous confondre dans diverses réalités.

Christian Duguay s'est contenté de reproduire l'atmosphère de la nouvelle sans exploiter cette fameuse thèse du « qui est qui ? » qui foisonne

dans les œuvres de Dick.

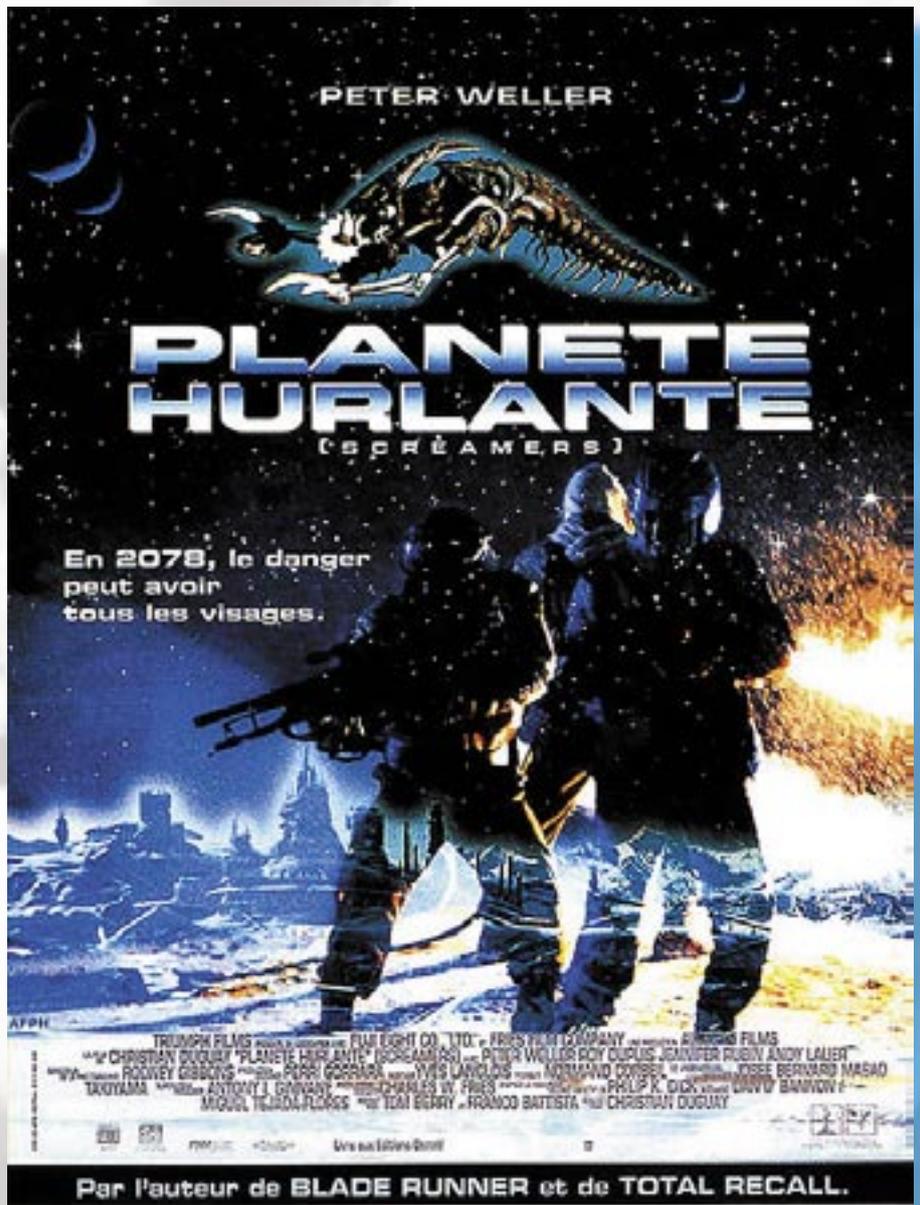
Il l'a fait un peu avec cette enfant perdue, mais c'est bien trop évident pour tromper un cinéphile averti.

Il n'a pas non plus ajouté sa touche personnelle comme l'ont fait ses homologues avec les œuvres de Dick.

Alors qu'avec d'autres adaptations de Dick où l'on ressortait de la salle avec un sentiment d'être rassasié, ici, on est loin du compte. On a même l'impression que Peter Weller alias *Robocop* n'y croit pas.

Le film reste et restera dans les annales (*je ne ferai pas de jeu de mot douteux là-dessus. Non, mais !*) du cinéma comme une série B honnête, sans plus.

On se souviendra peut-être qu'il a créé un émule avec le scénario du jeu stratégique bien connu des amateurs *Command and Conquer*. Ce dernier reprend le thème de la guerre entre deux blocs (*mais n'est-ce pas tout simplement ce qui marque l'histoire de l'homme : la guerre entre deux blocs ?*).



# TOTAL RECALL

Par Christophe Mavroudis

*Difficile d'imaginer mariage plus improbable que celui de Paul Verhoeven et Philip K. Dick. Si le cinéaste d'origine néerlandaise se retrouve dans certains thèmes de prédilection de l'écrivain, notamment son amour de l'incertitude, les moyens employés par les deux individus demeurent aux antipodes l'un de l'autre. Total Recall n'en reste pas moins un moment important du cinéma SF-action hollywoodien, même si les puristes de P.K. Dick espèrent sans doute que le film de Verhoeven n'est en réalité qu'un implant mémoriel ayant mal pris...*

Rédigé en avril 1966, la nouvelle *We Can Remember It For You Wholesale* fut très rapidement traduite en France par la revue Fiction qui, en août de la même année, la publia sous le titre *Souvenirs Garantis, Prix Raisonables*. Elle sera par la suite renommée deux fois (*De mémoire d'homme* et *Souvenirs à vendre*, son titre actuel), et bénéficiera d'une traduction améliorée. L'occasion pour le lecteur francophone de découvrir le texte qui inspira le *Total Recall* de Paul Verhoeven, imposant blockbuster réalisé de main de maître par celui que l'on surnomme « Le Hollandais Violent », et mettant en vedette un Arnold Schwarzenegger qui atteignait alors l'apogée de sa carrière. Inspiré reste ici le mot essentiel : en effet, à la manière de beaucoup d'autres adaptations de Philip K. Dick, la prose de l'écrivain n'a servi que de fondement au scénario du film, bien que bon nombre de concepts et de thèmes inhérents à l'auteur demeurent présents.

En effet, *We Can Remember It For You Wholesale* contient, en substance, la plupart des éléments qui l'on retrouvera dans le film de Verhoeven. Son héros, Douglas Quail, est un simple quidam obsédé par l'idée de visiter Mars, projet que sa femme rejette. En substitut, Quail s'adresse à la société ReKall, capable d'implanter des souvenirs factices. A la surprise de tous, le processus révèle que Quail est un ancien agent secret, dont la mémoire a été effacée suite à une mission sur la planète Mars. Immédiatement, des agents du gouvernement se lancent à sa poursuite, traquant Quail grâce à un émetteur implanté dans son crâne. L'affaire est d'autant plus importante qu'elle pourrait bien impliquer des créatures extra-terrestres...

A priori, nous sommes en terrain connu. Mais, même s'il n'y a pas lieu de voir en *Total Recall* une trahison à la *Running Man*, il est évident que les plus grands amateurs de Philip K. Dick feraient mieux d'oublier l'origine du film s'ils souhaitent l'apprécier à sa juste valeur. Le scénario, rédigé en premières mains par Dan O'Bannon et Ron Shusset (créateurs d'*Alien*, et figures importantes de la SF

hollywoodienne), s'articule autour des idées de la nouvelle tout en les développant dans d'autres directions, plus propices à l'action et au thriller, aspects que la mise en images va bien entendu privilégier et renforcer. Nous sommes très loin du fatalisme presque ironique du texte original, dont les finalités sont radicalement différentes. En effet, plus encore que n'importe quel autre film tiré de P.K. Dick, *Total Recall* va complètement négliger l'esprit de l'auteur pour devenir, avant toute chose, un film pétaradant, d'une très grande violence graphique, rythmé à la perfection par un Paul Verhoeven en odeur de sainteté après le succès de son époustouflant *Robocop*. On y retrouve les thèmes de Dick, mais pas sa griffe. Une odeur, mais pas la substance. Sans doute un David Cronenberg (d'ailleurs envisagé de prime abord pour le film) aurait-il été plus en phase avec l'auteur, de par une filiation naturelle avec son œuvre, comme le prouvent *Vidéodrome* et *eXistenZ*, films entièrement fondés sur l'altération du réel et sa perception. Non pas que le sujet soit éclipsé dans *Total Recall*, mais il est moins un but qu'un moyen. En effet, si Verhoeven s'intéresse également à la notion de doute rêve/réalité, et s'il se plaît à brouiller les cartes tout au long de son film par une accumulation subtile de jeux de miroir et de phénomènes d'annonce sur lequel nous reviendrons, le réalisateur de *La Chair et le sang* ne laisse jamais son personnage être emporté dans d'insondables tourments phénoménologiques, et préfère apporter le son du canon comme réponse ultime au trituration de méninges. Dommageable ? Disons plutôt inévitable. Car *Total Recall* n'existerait pas si Arnold Schwarzenegger n'avait pas lui-même sauvé le script d'une boîte de production agonisante (le *De Laurentiis Group*, société derrière *Conan le barbare* et le *Dune* de David Lynch), en s'assurant du même coup le rôle principal. Impossible, dès lors, d'orienter le projet vers un pur film de science-fiction réflexif. Schwarzenegger en Douglas Quail (devenu Quaid pour le film), cela revient à imaginer Paris Hilton en Galadriel et Michael Youn en McBeth. A ce stade, il ne faut plus parler de faux pas, mais de divergence complète. Partant de ce postulat, qu'on ne voudra à personne de rejeter, *Total Recall* s'assume complètement en tant que long métrage de divertissement et s'affirme dès les premières minutes comme une grande réussite du genre, un film d'action malin (quoique roublard) qui cultive deux intelligences : celle du récit pur, et celle de ne jamais larguer son spectateur. Verhoeven

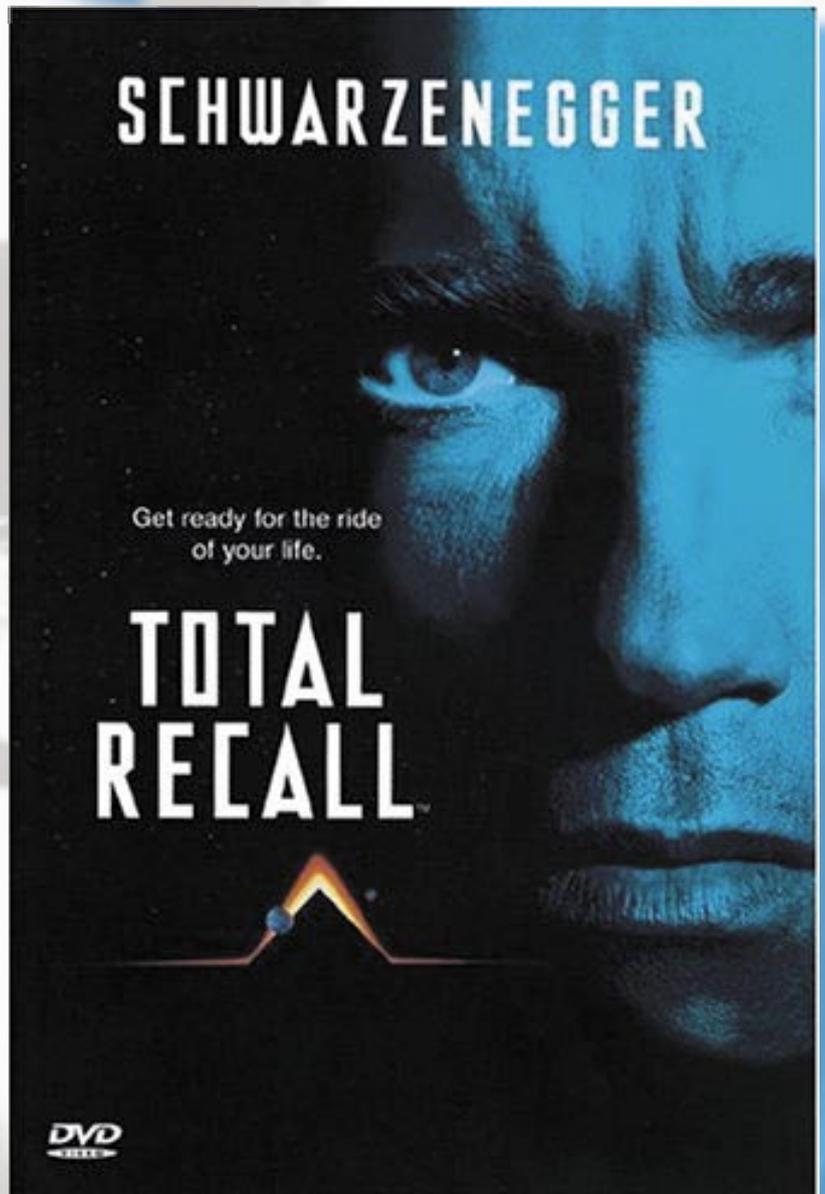




épouse de Quaid, le réseau de résistants établi au cœur de Vénusville...). Qui plus est, le plaisir coupable des *Punchlines* à l'accent autrichien asséné par un Schwarzenegger triomphaliste est resté intact malgré le poids des ans, et on ne s'en plaindra pas... *Total Recall*, c'est encore aujourd'hui un modèle de cinéma d'action bourrin et direct, qui cultive l'efficacité à tout prix au détriment du respect de l'oeuvre inspiratrice. C'est à prendre ou à laisser... Mais comme on dit, certains divorces se font de bonnes raisons.

f a i t  
 preuve de la même adresse narrative que celle dont bénéficiait *Robocop*, et offre une histoire limpide, d'une grande fluidité et d'une précision quasi mathématique, malgré les rebondissements incessants d'une intrigue qui aurait pu se montrer autrement plus tortueuse à comprendre. Conscient que le matériel de base lui permet de délivrer un spectacle de haute volée, Verhoeven s'amuse à préserver le doute sur la tangibilité de l'histoire à laquelle nous assistons et, à cette fin, laisse souvent les protagonistes énoncer à l'avance l'évolution du scénario, avec juste ce qu'il faut de subtilité pour ne pas rendre le procédé trop évident. A titre d'exemples, les employés de Recall évoquent un nouveau modèle de « Ciel Bleu sur Mars », la possibilité d'adjoindre à l'égotrip de leur client des objets « stellaires », Quaid voit arriver dans son appartement un agent lui révélant qu'il se verra ami avec son ennemi juré, et le film se conclut par une image miroir du prologue, Doug et Méлина évoluant main dans la main en admirant le paysage martien. Mais il n'y a jamais lieu de parler de confusion ou de vertige, tout juste d'un procédé d'implication judicieusement employé et qui, par ailleurs, recèle son lot d'incohérences pour peu qu'on y réfléchisse à tête reposée. A ce titre, il paraît déplacé de qualifier *Total Recall* de labyrinthique, le fil d'Ariane destiné à guider le spectateur étant si visible qu'il faudrait être atteint de cécité pour le perdre...

Car l'intérêt n'est pas là : il réside avant tout dans son récit haletant, dynamisé par l'excellence de chaque technicien (la caméra en mouvement perpétuel de Jost Vacano, le montage impeccable de Carlos Puente et Frank J. Urioste), le tout rehaussé de la performance d'un Michael Ironside détestable à souhait, de la formidable musique de Jerry Goldsmith et d'une Verhoeven's Touch indéniable : l'aspect massif des décors grisâtres et géométriques, la description d'une société dictatoriale (l'OCP dans *Robocop*, l'état policier de *Starship Troopers*, la mainmise de Cohaagen sur la cité martienne dans *Total Recall*), et l'importance de la sexualité, déchaînée et omniprésente (Sharon Stone en fausse



# MINORITY REPORT

Par *Josèphe Ghèzner*

## Deux ans de réflexion

Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, à l'époque de *Risky Business*, Steven Spielberg et Tom Cruise étaient en quête d'un projet commun. C'est durant le tournage de *Eyes Wide Shut* que Cruise tomba sur une adaptation de la nouvelle de Philip K. Dick et la fit parvenir à Spielberg qui décida alors de faire sien ce projet en développement à la Twentieth Century Fox depuis déjà une dizaine d'années.

À la demande de Spielberg, le premier scénario écrit par Jon Cohen a été en partie remanié par Scott Frank. Contrairement à ce que Dick avait décrit dans sa nouvelle, Spielberg a préféré mettre l'accent sur l'ambiguïté morale de l'arrestation d'un individu pour un crime qu'il n'a pas encore commis.

Pris respectivement par les tournages de *Mission Impossible 2* et de *A.I.*, le tournage de *Minority Report* dut être repoussé de deux ans, délai qui permit non seulement de peaufiner l'intrigue du scénario mais aussi à Alex McDowell, le chef décorateur, de pouvoir bénéficier de plus de temps pour minutieusement préparer les décors du film.

## Un futur proche

Spielberg désirait écarter l'imagerie SF traditionnelle ou par trop «*fantastique*» dans le but de montrer à l'écran un monde concret où le familier côtoierait l'inattendu. Il tenait absolument à ce que cet environnement très détaillé soit perçu par le spectateur comme une évidence et qu'il finisse par l'oublier pour concentrer toute son attention sur l'intrigue développée par le scénario.

Dans cette optique, 23 spécialistes en tous genres furent réunis autour d'une table pendant trois jours afin d'essayer de définir ce à quoi pourrait bien ressembler l'évolution de notre société dans un demi-siècle, avec ses nouvelles tendances et leurs inévitables conséquences. À la suite de quoi, McDowell et son équipe établirent en amont une «*bible technologique*» dont s'inspira le scénariste pour développer le scénario.

## Un monde meilleur

L'action du film se déroule en 2054 et des décennies de politique sécuritaire ont enfin fini par porter leurs fruits. Désormais, l'Amérique dispose de l'arme suprême pour lutter contre les crimes de sang grâce à un système qui permet d'anticiper et de stopper toute velléité homicide. Les progrès de la technolo-

gie montrés dans le film ne visent, en théorie, qu'à créer un «*monde meilleur*» qui serait tout à la fois plus fonctionnel et plus convivial. Au départ, la Pré-Crime n'a été conçue que dans le but d'aider au maintien de l'ordre public, à l'identification, à la traque et à l'arrestation des suspects. En 50 ans, la prévention du crime a accompli de gigantesques progrès mais la population n'a absolument pas conscience que le maintien à tout prix de la sécurité comporte malheureusement aussi son revers de la médaille.

Le film débute comme une journée ordinaire de l'inspecteur John Anderton. En tant que Chef de la Division Pré-Crime du Département de la Justice, il supervise le traitement des visions des Pré-Cogs, trois médiums capables d'anticiper tous les crimes grâce à leurs étranges visions. C'est un grand professionnel et il est, sans conteste, le meilleur de son domaine mais la disparition de son fils, survenue juste avant son entrée à la Pré-Crime dans de tragiques circonstances, continue de le hanter. Six années se sont écoulées depuis lors sans qu'il ait réussi à démasquer le coupable : il se sent responsable et sa femme l'a quitté. Il a alors focalisé toute son existence sur son travail au sein de la Pré-Crime et il a une foi inébranlable dans ce système préventif qui est censé éviter à d'autres parents de vivre à l'avenir de tels drames. En rejoignant cette unité d'élite, il pense avoir trouvé une réponse non seulement à tous les maux de la société mais aussi à son propre désarroi et il est sincèrement convaincu que la Pré-Crime constitue le meilleur moyen d'éradiquer le crime à tout jamais.

## Crime et châtement

Lamarr Burgess est tout à la fois le protecteur et le mentor de John Anderton : il l'a pris sous son aile et l'a motivé après le drame familial qu'il a vécu. Il est l'instigateur de la Pré-Crime qu'il a créée à partir des recherches scientifiques menées à l'origine par Iris Hineman. Sous prétexte de protéger la société des potentiels méfaits des criminels, la Pré-Crime utilise les Pré-Cogs comme des «*rats de laboratoire*» sur lesquels on fait des expériences. Ces trois médiums sont traités de façon inhumaine, leur seule fonction et utilité étant d'anticiper les meurtres 24 h/24.

Les Pré-Cogs, au nombre de trois, sont de jeunes adultes qui furent arrachés dès l'enfance à leurs parents instables ou drogués et ont été transformés en machines divinatoires. Agatha ainsi que les jumeaux Dashiell et Arthur sont enfermés dans les profondeurs du QG de la Pré-Crime. Complètement coupés du monde extérieur depuis leur plus jeune âge, ils vivent isolés dans une salle secrète. Placé sous surveillance constante, le trio y mène une existence foetale. Harnachés et plongés en permanence dans un bassin rempli de «*fluide amniotique*» servant de conducteur d'images aux crimes potentiels, on les oblige à rêver en non-stop à de futurs meurtres. Ils sont vêtus d'une combinaison subaquatique qui les protège mais renforce aussi l'impression de vulnérabilité qui se dégage d'eux. Bien qu'étant adulte, Agatha est restée en quelque sorte une enfant qui capte les sentiments et les émotions des gens vivant à l'extérieur dont elle partage intensément et à distance les souffrances.

Les visions des Pré-Cogs sont directement transmises à un ordinateur et le travail d'Anderton consiste à trier ces images, à les analyser et à en tirer les diverses informations permettant d'empêcher le futur criminel de perpétuer son acte. À cet effet,

John Underkoffler (un savant du M.I.T.) créa tout

spécialement pour le film un véritable langage gestuel permettant au personnage d'Anderton de traiter les informations visuelles provenant du cerveau des trois Pré-Cogs : arrêt sur image, retour en arrière, avance, choix d'extraits, changement de point de vue, etc. Ces images «embryonnaires» ont été élaborées par le studio d'effets visuels Imaginary Forces.

### L'ombre du doute

Depuis son entrée à la Pré-Crime, Anderton a toujours lutté intensément contre des meurtriers potentiels et il n'a pas son pareil pour les repérer à partir d'infimes indices. Dans la journée, à son travail, il est l'image même d'un homme maîtrisant parfaitement toutes les situations mais la nuit, une fois de retour chez lui, il montre un tout autre visage : celui d'un homme, rongé à la fois par la culpabilité et le chagrin, qui se drogue pour tenter d'échapper à son insoutenable douleur.

Jusqu'alors, il ne s'était jamais posé la moindre question sur le bien-fondé de ce programme expérimental qui semble fonctionner à merveille et n'avait aucunement réfléchi aux problèmes éthiques soulevés par l'arrestation préventive des criminels car il était intimement persuadé que les visions des Pré-Cogs étaient absolument infaillibles. Le fait d'être personnellement mis en cause lui fait alors voir les choses différemment. Brusquement, il perd sa belle assurance sitôt qu'il se sent marginalisé par l'institution qu'il servait jusqu'alors avec un zèle infini sans jamais se poser la moindre question. La première «fêlure» se produit à l'arrivée de Danny Witwer, un agent du FBI à qui le Département de la Justice a donné les pleins pouvoirs pour enquêter sur l'infaillibilité de la Pré-Crime avant qu'une loi ne promulgue la mise en place et l'application de ce système à l'échelle nationale. Anderton est motivé par la culpabilité et le chagrin tandis que Witwer l'est par la foi. Witwer est un homme arrogant, prêt à tout pour trouver une faille dans le système et évincer Anderton de son poste. Il ne considère pas les Pré-Cogs comme de simples instruments de lutte contre le crime mais voit en eux des entités quasi divines dans la mesure où ils ont le pouvoir de connaître l'avenir.

Jusqu'à présent, Anderton s'était toujours tenu physiquement à l'écart des Pré-Cogs jusqu'au moment où il est mis en cause, ce qui l'oblige à faire évader Agatha afin de prouver son innocence pour un futur meurtre qu'il n'a pas encore commis. Il se voit alors contraint d'accomplir un double voyage : l'un matériel, à la recherche des indices qui l'innocenteront ou, au contraire, confirmeront ses projets criminels, l'autre intérieur et émotionnel. La quête de ces indices le renverra systématiquement à son drame personnel.

*Minority Report* mélange avec subtilité les genres : science-fiction (l'action se déroule dans un demi-siècle), polar noir dans la veine des années 40 (Anderton se voit dans l'obligation de résoudre une énigme du passé afin de sauver sa peau dans le présent), film d'action (avec ses nom-

breuses courses-poursuites et ses cascades) et drame psychologique. Du côté de l'interprétation, Tom Cruise assure, Collin Farrell est excellent et c'est toujours un réel plaisir de voir Max Von Sydow. Quant à Samantha Morton, elle crève littéralement l'écran par son incroyable présence.

Une fois de plus, Spielberg a su trouver le bon dosage grâce à l'alliance d'une superbe mise en scène aux effets de style parfaitement maîtrisés, de décors futuristes mais très crédibles qui sont en quelque sorte une simple projection du présent dans un demi-siècle, des scènes d'action impressionnantes, des effets spéciaux hallucinants, un montage d'enfer et, bien sûr, des sentiments.

En quelque sorte «libéré» de l'omniprésence du fantôme de Stanley Kubrick qui planait incontestablement sur *A.I.*, Spielberg livre avec *Minority Report* une oeuvre plus personnelle et parfaitement maîtrisée d'un bout à l'autre. Tout en rendant un vibrant hommage aux films noirs des années 40, il accorde une large place à la réflexion philosophique et met en avant l'humanisme présent dans la nouvelle de Philip K. Dick.

N'en déplaise à certains, *Minority Report* est loin de n'être qu'un film de science-fiction de pur divertissement car il s'agit, avant tout, d'une profonde réflexion philosophique sur des thèmes humanistes majeurs et sur le destin des hommes, de façon plus générale.



# PAYCHECK

Par Josèphe Ghenzer

## John Woo se paie un Dick !

### L'homme sans passé

Michael Jennings est un génial informaticien de réputation mondiale ne travaillant que par l'intermédiaire de son agent sur des projets top secrets, qui lui sont commandés par des sociétés de haute technologie. A l'issue de chacune de ses missions, sa mémoire est volontairement effacée par «contrat» afin de l'empêcher de divulguer la moindre information confidentielle, à la suite de quoi il reçoit un chèque substantiel en guise de rémunération pour ses bons et loyaux services. Après chaque retour de mission, son agent, qui est également son meilleur ami, lui fait un rapide résumé des principaux événements (politiques, économiques, sportifs ou d'ordre plus personnel) qui se sont déroulés pendant sa mission et dont il n'a plus aucun souvenir, histoire qu'il ne soit pas trop déphasé lors de son retour à la vie quotidienne. Toutefois, chaque effacement de sa mémoire présente un caractère particulièrement dangereux car cette opération des plus délicates risque, à chaque fois, de lui griller le cerveau.

Avant de prendre définitivement sa retraite, Jennings accepte une ultime mission ultra secrète pour le compte du gouvernement mais, cette fois-ci, d'une durée beaucoup plus longue que d'habitude à l'issue de laquelle on lui devra lui effacer de sa mémoire les trois dernières années de sa vie qui viendront de s'écouler. En échange de ce travail très spécial, il est censé recevoir un paquet d'actions d'une multinationale dont le montant s'élève à plus de 100 M\$.

Une fois sa mission terminée, il se rend à sa banque où on lui apprend qu'il aurait renoncé à ses actions, quelques jours auparavant, et on lui remet à la place une enveloppe kraft, qu'il se serait envoyée lui-même. Celle-ci contient

vingt objets hétéroclites et anodins comme une loupe, un trombone, un briquet, une bombe de laque, une pochette d'allumettes, etc. Bien qu'il n'ait aucun souvenir d'avoir renoncé à ses actions ni de s'être envoyé des objets qui ne présentent, a priori, aucune utilité pour lui, il a conscience que cela n'a vraiment aucun sens. A peine a-t-il quitté la banque avec son enveloppe à la main qu'il est pris en chasse par de mystérieux hommes, surgis de nulle part, qui tentent de le tuer pour des raisons qu'il ignore.

### Les pièces du puzzle

Désormais pour Jennings, il en va de sa vie. Le temps lui est compté pour comprendre ce qui lui arrive et pourquoi. Il est devenu impératif pour lui de retrouver sa mémoire effacée et d'arriver à résoudre l'énigme que représente le contenu de l'enveloppe qu'il s'est envoyée. Chacun de ces objets constitue les diverses pièces d'un puzzle qu'il lui faudra reconstituer pour combler le vide des trois années de sa vie qui ont été effacées.

En fait, pendant ces trois ans, il a construit une machine révolutionnaire, capable de prédire l'avenir, et sans en avoir le souvenir, il a eu l'occasion de voir le futur ce qui lui a fait prendre conscience de l'absolue nécessité d'empêcher que celui-ci se déroule comme prévu. Rethrick, son ancien employeur ne l'entend pas ainsi, c'est pourquoi il a envoyé des hommes de main sur ses traces pour l'éliminer avant que ses souvenirs ne lui reviennent. Parallèlement, deux agents du FBI sont, eux aussi, à la recherche de Jennings, avec pour consigne du Ministre de la Justice de le capturer vivant. Toutefois, les deux agents du FBI s'interrogent sur la raison pour laquelle on leur demande de protéger la machine de Rethrick alors qu'il leur faudrait plutôt la détruire.



**L a  
femme  
est l'ave-  
nir de  
l'hom-  
me**

Bien qu'étant avant tout un thriller d'action, le scénario n'en accorde pas moins une place importante à une histoire d'amour. Pour arriver à percer

le mystère des trois

années dont on lui a effacé le souvenir, le seul espoir de Jennings est Rachel Porter, la femme qu'il a passionnément aimée durant ces trois dernières années, sans même s'en rappeler. Malgré les multiples dangers encourus, elle ne va pas hésiter à l'aider à la fois dans sa quête d'identité et dans le démantèlement d'un vaste complot. C'est elle qui possède la clé de son passé et il a besoin d'elle pour savoir qui il est vraiment et ce qui lui est arrivé pendant ces années.

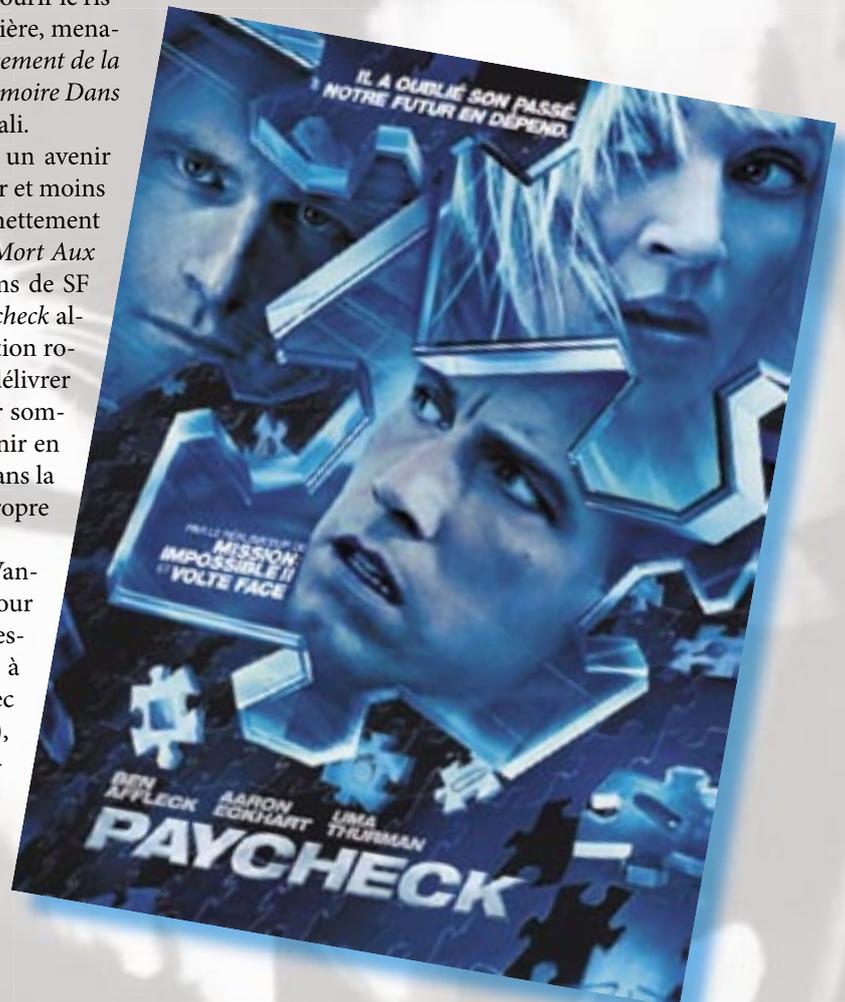
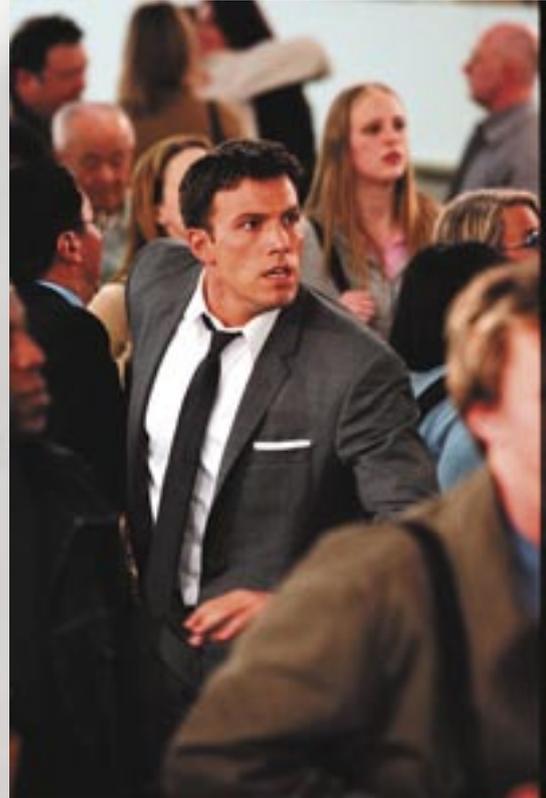
Rachel est le vrai révélateur des émotions cachées de Jennings. Elle n'est pas seulement sa collègue de travail et une brillante scientifique mais aussi sa compagne attentionnée qui va jouer un rôle décisif dans sa prise de conscience et va l'aider à déjouer les manœuvres de ses poursuivants. Aussi passionné qu'il pouvait être par son travail jusqu'alors, c'est son amour pour Rachel qui a changé le cours de sa vie, en révélant chez lui une certaine vulnérabilité ce qui lui a fait voir les choses d'une toute autre façon. Bien que Jennings soit doté d'une intelligence hors du commun, il n'en est pas moins sensible aux émotions ordinaires.

### Fidèle à ses principes

Au travers de la crise morale qui perturbe le héros, Dick aborde dans sa nouvelle trois thèmes qui passionnent Woo depuis longtemps : l'honneur, la loyauté et la vengeance. A cela s'ajoutent la complexité et l'ambivalence de Jennings qui prend conscience des conséquences tragiques de ses actes et décide de courir le risque d'agir pour tenter de sauver l'Humanité toute entière, menacée d'extinction dans un avenir proche. L'aspect «effacement de la mémoire» n'est pas non plus sans nous rappeler *La Mémoire Dans La Peau* ou plus récemment *Cypher* de Vincenzo Natali.

Woo a volontairement situé l'action du film dans un avenir très proche (2007) et lui a donné un aspect moins noir et moins pessimiste que dans la nouvelle d'origine, préférant nettement plus s'inspirer du cinéma de Hitchcock (comme *La Mort Aux Trousses* ou *L'Inconnu du Nord-Express*) que des films de SF alarmistes, que l'on voit plus traditionnellement. *Paycheck* alterne entre le thriller et le film d'aventures à connotation romantique, tout en ayant quand même un message à délivrer au spectateur : il ne faut pas se résigner face au futur sombre que certains nous prédisent. Si on prend son avenir en main, il est toujours possible de changer les choses dans la mesure où c'est, nous-mêmes, qui bâtissons notre propre avenir car rien n'est jamais écrit à l'avance.

Avec *Paycheck*, dont le tournage s'est déroulé à Vancouver pendant quatre mois, Maître Woo est de retour avec ses incroyables cascades, ses multiples courses-poursuites effrénées (dans le tunnel du métro ou à moto à travers les rues embouteillées de la ville avec des travellings latéraux de caméra au-dessus des toits), ses invraisemblables mais non moins géniaux gun-fights qui sont sa marque de fabrique et ont fait sa réputation internationale, sans, bien évidemment, oublier... l'incontournable envolée lyrique de sa colombe fétiche.



# P. K. DICK: CONFESSIONS D'UN HOMME QUI N'A PEUT-ETRE PAS EXISTE

Par Véronique De Laet

*J'étais à ma toute première Convention aux Etats-Unis. Gavée de films et de séries américaines, j'ai voulu voir cette Amérique profonde qui traîne dans les bars, dans les volutes de fumée, à boire bière ou alcool fort. Je me suis donc aventurée dans la ville, au coucher du soleil, et j'ai poussé la porte d'un de ces bars.*

*Il n'y avait pas grand monde.*

*Appuyé au zinc, un homme dans les 75 ans sirotait un scotch.*

*Pourquoi ai-je répondu à son invitation ? Pourquoi ai-je accepté ce verre qu'il m'a offert ? Je n'en sais rien et cela n'a plus d'importance.*

*C'est là que j'ai passé la soirée la plus «fantastique» de ma vie, sur ce tabouret haut, à écouter cet homme monologuer.*

*«May I introduce myself ? I'm Philip, Philip Kindred Dick....»*

Quand j'ai poussé mon premier cri, je n'étais pas seul. Ce 16 décembre 1928, à Chicago (Illinois), c'est par deux que nous sommes arrivés : ma sœur jumelle Jane avait déjà fait un petit parcours avec moi, parcours raccourci de six semaines par une naissance prématurée.

Moi, je dois ma survie à l'assurance de mon père : c'est l'infirmière chargée du contrôle qui nous a trouvés dans un sale état, Jane et moi, malnutris. Elle nous a conduit à la clinique.

Mais Jane n'était pas si solide et le manque de soins, une brûlure avec une couverture électrique, tout cela l'a fait me quitter trop tôt, me laissant son fantôme et celui de tous ceux qui comme elle, ne trouvent jamais d'autre repos que de perturber la vie de ceux qui restent. Jane est devenue mon double, mon jumeau fantomatique. Plus complice peut-être que ce qu'on aurait pu construire dans une vie réelle.

*«Qu'est-ce qu'être un humain ?*

*Ma réponse : gentillesse et empathie.»*

Dans mon enfance, j'ai beaucoup été ballotté d'Etat en Etat, suivant de ci mes parents à San Francisco en Californie, en 1929, de là ma mère, divorcée, au Nevada en 1933 et à Washington en 1934.

Finalement, ma mère s'est fixée à Berkeley, en Californie.

Cela va vous faire rire, mais, à l'école, j'étais plutôt près du radiateur et j'ai même été mal noté en composition !

Mais le pire fût cette punition à 7 ans : me mettre dans une école spéciale parce que je refusais de manger. Et le psychiatre qui m'a jugé potentiellement schizophrène. Comme si je n'étais pas assez perturbé pour encore me mettre cela sur le dos !

Je hais les psychiatres : seraient-ils des envoyés des Aliens ?

Ils n'ont même pas pu m'aider quand, vers 13 ans, je faisais des rêves récurrents de librairies, de revues que je ne trouvais pas, de piles qui diminuaient... Je me souviens très bien du nom de la revue insaisissable *The Empire Never Ended*.

Heureusement que je trouvais du réconfort dans les séries de L. Frank Baum, comme *Oz* et que j'ai trouvé une source pour mon inspiration.

Oui, encore les médecins de l'âme : «manifestations psychosomatiques» ont-ils diagnostiquées quand je faisais une crise d'asthme ou des montés d'eczéma. Même ma tendance à



l'obésité, mon agoraphobie, mes vertiges. J'ai plus d'étiquettes sur le dos qu'une chemise en fin de soldes.

J'ai fini par apprivoiser l'idée et la maladie mentale : j'en ai fait le sujet de romans comme *Glissement de temps sur Mars/Martian Time-slip*, *Les clans de la lune Alphane/Clans of the Alphane Moon* ou un sujet d'essai en 1965, *La Schizophrénie et le livre des changements/Schizophrenia and the Book of Changes*.

Pour finir ma scolarité, j'ai raté ma dernière année de licence d'allemand à l'Université de Berkeley.

J'aime beaucoup cette langue qui m'a permis, dans mes écrits, de jouer à transposer mon nom anglais en allemand et de profiter de l'art de l'ubiquité linguistique ! Comme pour SIVA /VALIS, où j'ai traduit Dick (allemand) en Fat (anglais) !

*«... Fat doit venir avec plus de théories qu'il n'y a d'étoiles dans l'univers. Chaque jour, il en a développé une nouvelle, plus audacieuse, plus existante ...»*

Mon entrée dans la vie d'adulte a été chaotique : rédacteur en publicité, DJ sur une station de radio, vendeur de disques...

*Sa femme Tessa, parlant des romans de Philip : «En fait, les livres portent rarement des titres originaux de Philip. Les éditeurs sont coutumiers du fait de réécrire les titres après lecture du manuscrit. Phil répétait qu'il ne savait pas trouver de bons titres, sinon il aurait été publicitaire et non romancier.»*

Ma première nouvelle, je l'ai vendue en 1951. J'avais 22 ans. Puis, sauf pendant une période de trois ans où je n'ai écrit, dans les années 60, j'ai toujours placé, vendu ou publié nouvelles, romans ou mon *Exégèse*...

Le tout premier roman édité est *Loterie solaire/The Solar Lottery* dès 1954.

En 1968, j'avais écrit 28 livres juste avant *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques*, mais là, les petites pilules en flacon ont croisé ma route et ne m'ont plus quitté pendant des années. «Méthamphétamines» dit-on. Mais aussi poudres et liquides variés, LSD... Je m'en suis peu caché : j'en parle dans nombre de mes écrits (*Substance Mort/A Scanner darkly*, *Les Délires divergents de Philip K. Dick/The shifting Realities of Philip K. Dick*), quitte à rejoindre le groupe des artistes bohémiens «ravagés» par les excès, ceux-là même qui forment une dissidence intellectuelle et refusent l'illusion du consensus. Mais ne vous fiez pas à tout ce qu'il se dit sur moi : plusieurs rumeurs sont de pures créations de mauvaise foi et de sensationnalisme de la part de gens mal intentionnés.

*«Le monde empirique n'est pas vraiment réel, du moins pas aussi réel qu'il ne semble l'être.»*

Une autre rumeur que je n'ai pas l'intention de confirmer, est que je n'aurais pas dormi pendant pratiquement trois ans, sous effet de psychose de cocaïne. Mais, quelle importance ? J'ai quand même continué à écrire... Le reste ne regarde que moi.

Maintenant, avec la distance, certaines choses m'amuse : avoir influencé l'œuvre de Philippe Starck, le designer qui a même emprunté des noms pour ses créations dans certains de mes livres comme *Ubik*. Puis cette théorie qui circule sur Internet -là pour les délires, j'ai loupé

quelque chose, ce réseau mondial avec caméras partout- *The Truman Show* serait inspiré par ma nouvelle *Le Temps désarticulé/Time out of Joint*. Des éléments semblables comme un homme dans une ville idyllique, construite pour l'observer, une fausse réalité percée à jour petit à petit, le complot... Des différences aussi puisque mon héros avait la faculté de prévoir les attaques des Aliens. Malin, celui qui a trouvé cela mais trop tard pour que j'en tire les bénéfices !

*«Nous pouvons bien être impuissants à changer les choses –comme nous ne pouvons savoir avec certitude si le monde que nous percevons est réel- mais nous avons l'obligation de continuer à nous battre contre les effets de toute forme de statu quo.»*

Côté vie privée, je n'ai pas grand-chose de positif : 5 divorces, 2 filles, Laura et Isa, 1 fils, Chris. Des dettes, principalement dans les années 50. Vous savez, être écrivain, ça ne paie pas bien et quand, en plus, on consomme des «substances illicites», c'est un puis sans fond. Parfois, avec humour, je disais que j'étais si pauvre que je ne pouvais même pas payer l'amende pour avoir oublié de rendre un livre à la bibliothèque. Certains prétendent que si j'écrivais si vite (120 mots/minute à la machine à écrire), c'était pour recevoir mes avances sur écrit, ma seule source de revenus car les royalties étaient rares. Davantage à cause de la pingrerie des éditeurs.

Cette vie privée a été, à certaines époques, très pénible pour moi. Je ne suis pas autre chose qu'un écrivain. Fabriquer et vendre des bijoux, j'étais malheureux. Mais j'ai intégré cela dans mon livre *Le Maître du haut château/The Man In the High Castle*.



*«Avec Anne, je ne pouvais pas m'accomplir moi-même parce que sa propre force créative était si forte qu'il lui arrivait souvent de déclarer que mes créations lui faisaient de l'ombre».*

Fameux paradoxe : mes déboires conjugaux mis sur papier m'ont valu le Hugo Award en 1963. (A cet instant, le vieil homme met sa main devant la bouche pour cacher un rire muet)

Encore un truc que j'aurais dû anticiper : le cinéma. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu un chèque à 6 chiffres pour adapter *Blade Runner*.

*«Lors d'une projection privée, en pleine production, j'ai pu voir un morceau de «Blade Runner».  
Exactement le monde que j'avais imaginé !»*

Mais la surprise majeure, je l'ai eue quand un Français a fait un film sur base de *The Confessions of a Crap-Artist*, sous le titre de *Confessions d'un Barjo*. Il semble que ma prose soit bien aimée au pays de la Ville Lumière.

Et puis, je découvre que c'est *Substance Mort/A Scanner Darkly* qui est adapté au cinéma sous forme d'une animation infographique. Là, cela vient de sortir sur les écrans. Faut que j'aille voir cela avant de rentrer. En plus, deux des comédiens seraient réputés pour être grands consommateurs de drogues.

Et d'autres films aussi, *Paycheck*, *Minority Report*, *Impostor*, *Screamers*, *Total Recall*, une série télé *Total Recall 2070*...

Tout cela pour créer une illusion sur grand ou petit écran...

Je dois reconnaître que je n'ai pas une conscience de la réussite. Je me dois de douter pour progresser, de tout remettre en question, de refuser l'état des choses. Sinon je joue le jeu des puissants.

Personne n'avait d'oreille pour m'écouter parler de mes doutes, de mes recherches et de mon vécu. J'ai du, seul, raconter mon expérience mystique transcendantale de 1974. Etat second sous penthotal, influencé par mes lectures métaphysiques et gnostiques, une vision d'un pendentif en forme de poisson...

*Exégèse.* Fatras organisé de pensées religieuses et philosophiques qui

ont été compilées dans la trilogie de *SIVA/VALIS*.

2-3-74, le code de mes visions de février et mars 1974, l'apparition de Zebra, Dieu ou Valis ou de quelque entité du genre.

*«Le monde est une illusion créée par un demiurge, illusion dont nous devons apprendre à nous libérer»*

Personne ne me croyait quand j'expliquais être victime d'abus de la part de l'Etat. Ma femme, Kleo, était activiste socialiste et pacifiste pendant la période du maccarthysme. Oui, je sais, ma «si peu» mère aussi était aussi pacifiste mais féministe.

Personne pour accréditer cette effraction, la disparition d'un manuscrit qui critiquait le gouvernement... Je me suis même fait hospitaliser, des années plus tard, pour échapper aux poursuites des services de sécurité. Je me méfie des trucs en trois lettres, style FBI, CIA, KGB... «Paranoïa» disait-on.

Personne pour reconnaître avec moi que Nixon était le chef d'un empire maléfique, une «matrix» incluant Rome, le Troisième Reich et l'URSS.

Schizophrène, paranoïaque, drogué, ayant vu Dieu, amateur de femmes de 20 ans, quel portrait d'écrivain tourmenté ! Qu'est-ce qu'être humain si ce n'est avoir des qualités que n'ont pas les androïdes, qualités dont l'amour fait partie ? Ai-je été un humain selon mes propres critères ? Suis-je simplement réel ? Plus tard, je n'ai pas fini ma confession.

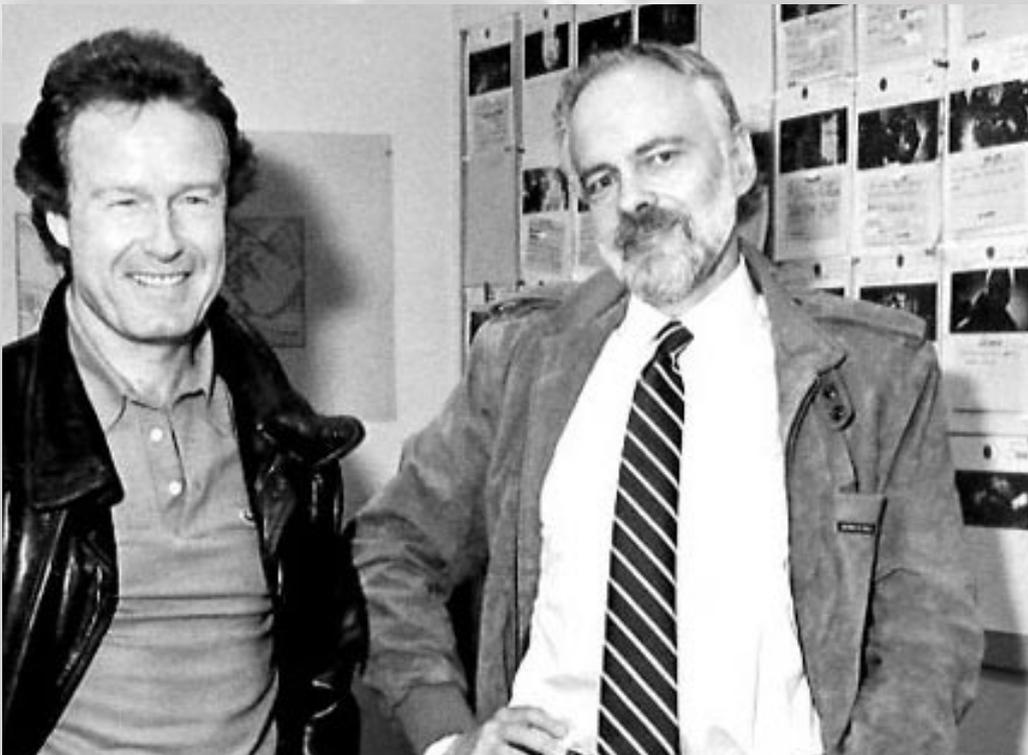
*«Mes livres (et mes histoires) sont des dédales intellectuels (et conceptuels). Je suis dans un dédale intello, à essayer d'imaginer notre situation (Qui sommes-nous ? Quelle conception du monde ? Le monde comme une illusion ?) parce que la situation est un labyrinthe en soi.»*

Schizophrène, c'est peut-être pour cela que j'ai usé de noms d'emprunt comme Richard Phillips et Jack Dowland. Dowland comme le compositeur mais aussi le nom de certains de mes personnages. Je me suis bien amusé dans *L'Orphée aux pieds d'argile/Orpheus with Clay Feet*, écrit sous le nom de Jack Dowland, qui en est le personnage principal, et qui lui aussi écrit un roman du même titre mais, suprême plaisir ambigu, sous le pseudo de Philip K. Dick !

Dans ce que j'ai pu lire sur moi, j'ai bien aimé les parallèles avec d'autres auteurs comme Kafka, Borges, Beckett ou Calvino. Ou d'autres approches se contredisant pour savoir si j'étais ou non limité dans ma créativité par les thèmes poncifs de la SF comme les Aliens, les paradoxes temporels, le voyage dans le temps...

*«La SF lâche les amarres de l'imagination du lecteur enfermé dans le monde dans lequel il vit [...] Les fans de SF ont des difficultés à s'adapter au monde [parce qu'ils ne sont pas] paralysés par les préjugés de la classe moyenne et veulent sincèrement s'ouvrir aux idées nouvelles.»*

C'est sans regrets que je quitterai cette terre. J'ai mis beaucoup d'énergie pour y arriver. Je reconnais une dépression nerveuse et aussi la tentative de suicide aux somnifères après la Convention de Vancouver en 1972... Puis celle de 1976. Oui, là, je suis vraiment passé tout près. Ces faits sont de notoriété publique.



«Je veux, par-dessus tout, dire que tout bien considéré, nous ne sommes que de la poussière.»

Je me suis débarrassé de tous mes manuscrits auprès de l'Université d'Etat de Californie. On peut tout y trouver dans une collection «Science fiction de Philip K. Dick», vers 1972.

L'année de ma mort, mon dernier ouvrage a été publié *La Transmigration de Timothy/The transmigration of Timothy Archer*.

C'est après ma mort que l'on a adapté et joué mes textes sur scène, au théâtre, comme Coulez mes larmes, dit le policier/Flow my Tears, the Policeman said, à Boston et New-York ou Radio libre Albemuth/Radio Free Albemuth à Los Angeles en 1991.

Puis, suprême honneur, cet androïde à mon visage, présenté lors d'une convention à San Diego en février 2006. Prendre mes réflexions au pied de la lettre et me représenter en non-humain. Prodigieux. Mais comme c'est dommage que cette «œuvre» n'ait été perdue par une compagnie d'aviation lors d'un voyage...

«Je veux écrire sur les gens que j'aime et les mettre dans un monde imaginaire sorti de mon esprit, pas ce monde ici, parce qu'il n'est pas conforme à mes valeurs.»

Ah, mon style n'est pas des plus faciles pour ma mise en scène «live». Toutes mes réflexions, pas toujours beaucoup d'action... Même le cinéma a ajouté souvent des scènes d'action pour construire un fil narratif plus dynamique. Je reconnais que certains ajouts sont plutôt des réussites même si je me sens un peu trahi... J'aurai pu les écrire tout seul si cela m'avait semblé important !

Trop parlé, j'ai trop parlé moi. J'ai besoin d'un scotch –ou même de toute la bouteille, et d'un peu de repos. Avec les années, les souvenirs m'échappent et mes propos doivent vous sembler si décousus... ma vie si irréelle... Mais cette idée me plaît, même beaucoup... Je suis irréel... Le suis-je ?

\*\*

Santa Ana, Californie, 2 mars, 1982

Qu'est-ce que j'ai mal à la poitrine ! Ils peuvent rien faire tous ces médecins qui s'agitent autour de moi ? Ils chuchotent, ils actionnent des machines. Aïe, ils vont me droguer, me contrôler, j'aime pas cela, mais souffrir non plus. Je peux pas communiquer. Qu'est ce qu'il m'arrive ? Je vois une lumière incroyable et tentatrice ... Encore une illusion ? Je vou...

\*\*

Philip K. Dick est mort après cinq jours de coma irréversible, d'un arrêt cardiaque. Il est enterré avec sa sœur jumelle au Colorado.

\*\*

Confession recueillie en septembre 2006.

«Mais qu'est la réalité sinon ce que nous en faisons nous-mêmes ?»

« A une époque où la plupart des auteurs de science-fiction semblent désespérément démodés, Dick nous donne une vision du futur qui capture nos sensations actuelles. » *Wired Magazine*, décembre 2003

## Biographie Flash

- **Naissance** : le 16 décembre 1928, Chicago, Illinois
- **Mort** : le 2 mars 1982, Santa Ana, Californie
- **Premier livre publié** : *Loterie Solaire/Solar Lottery* en 1955
- **Dernier livre publié de son vivant** : *La transmigration de Timothy/The transmigration of Timothy Archer*
- **Nombre de romans** : 48
- **Nombre de nouvelles** : + de 121
- **Divers** : un opéra Valis, deux jeux vidéo (*Blade Runner*, *Minority Report*)
- **Prix littéraires** :
  - Best Novel 1963 Hugo Awards pour *Le Maître du haut château/ The man in the High Castle*
  - Best Novel 1975 John W. Campbell Memorial Award *Coulez mes larmes, dit le policier/Flow my Tears, the policeman said*
  - Best British Science Fiction novel 1978 pour *Substance mort/ A scanner darkly*
  - Prix spécial de la SF de Metz et prix du roman étranger 1979 pour *Substance mort/ A scanner darkly*
  - Science fiction Hall of Fame 2005
- **Longs métrages basés sur ses écrits (au 30 septembre 2006)** : 7 + 1 en pré-production
- **Mariages** : 5
  - Janette Marlin (mai à décembre 1948)
  - Kleo Apostolides (juin 1950-1958)
  - Anne Williams Rubinstein (1958-1964)
  - Nancy Hackett (1966-1970)
  - Tessa Busby (1973-1976)
- **Enfants** : Laura, Isolde et Christopher

# P. K. DICK: LES ROMANS INCONTOURNABLES ET LES AUTRES

Par Okuba Kentaro

*(Bibliographie incomplète et scandaleusement personnelle, par ordre de parution aux Etats-Unis)*

**Loterie Solaire** (*Solar Lottery*, 1955). Dans cet ouvrage élaboré librement à partir de l'authentique théorie des jeux du mathématicien Von Neuman, Dick présente une démocratie totale où toute profession et charge sont tirées au sort. Le système dérape le jour où un simple électricien est nommé Meneur de jeu, l'équivalent de la fonction présidentielle pour la Terre. Bien que fondée sur une base logique stricte, *Loterie Solaire* développe les prémisses de la grande pensée mystique propre à Dick : ses héros doivent croire, même s'ils doivent croire au hasard.

**Le Détourneur** ou **Le Profanateur** (*The Man Who Japed*, 1956). Dick a toujours souffert de la pression sociale et de l'hégémonie des bien-pensants. Dans ce livre, il présentait l'avènement du politically correct, trente ans avant son apogée. Allen Purcell a la lourde responsabilité de trouver des slogans pour Télémedia, un organe de propagande. Télémedia veut une société de réarmement moral, ce qui justifie une idéologie du contrôle total des

libertés individuelles. Le conflit latent devient épineux lorsque Purcell est nommé à la tête de Télémedia. Sur un sujet plutôt noir, inspiré en grande partie par la société morale du communisme chinois, Dick a usé d'un ton humoristique assez nouveau dans son œuvre.

**Les Chaînes de l'Avenir** (*The World Jones Made*, 1956). Floyd Jones a un an d'avance sur les autres humains : il sait ce que l'avenir nous réserve, sans pouvoir rien y changer. Le futur est lié au présent par une chaîne indéformable. Jones utilise ce don de pré-cognition pour prendre le pouvoir. Pour la première fois, Dick faisait appel au thème de la drogue en tant qu'élément fondateur de la société.

**Les Pantins Cosmiques** (*The Cosmic Puppets*, 1957). Revenu dans sa ville natale de Millgate, Ted Barton ne reconnaît plus rien, au sens figuré comme au sens réel. Officiellement, dans cette Millgate-ci, il est mort de la scarlatine à l'âge de neuf ans. Le réel a été transformé par Peter Trilling, un petit garçon aux pouvoirs quasi-divins. Et lorsque Barton voudra faire revivre la ville réelle, il devra s'opposer à ce petit monstre. Dick était très content de ce livre, paru tardivement en France, pour son côté fantastique, et aussi parce qu'il lui avait permis de découvrir le zoroastrisme. Le démon de la religion le piqua alors.

**L'Oeil dans le Ciel** (*Eye in the Sky*, 1957). A la suite de l'explosion d'un accélérateur de particules, huit personnes se retrouvent dans un monde apparemment normal mais dont les lois physiques ont été totalement modifiées. Ils sont en fait à l'intérieur de l'esprit de l'un d'entre eux, et ils devront assassiner le Deus ex-machina de cet univers pour recouvrer la liberté. La liberté, peut-être, mais pas la normalité puisqu'ils retombent dans un autre univers mental. Considéré comme une grande œuvre de Dick, *L'œil dans le ciel* n'a pas la puissance hallucinante d'Ubik.

**Le Temps Désarticulé** (*Time Out of Joint*, 1959). Gagnant incontesté d'un jeu quotidien, depuis de nombreuses années, Ragle Gumm est célébré à ce titre par tous les habitants de cette petite ville américaine si sympathique et si typique des années cinquante. Tout irait donc pour le mieux, si Ragle Gumm, dont le patronyme indique clairement la nature fragile de la bulle de réalité, ne constatait l'aspect factice de son environnement. En fait, Ragle vit en 1996, dans un monde où la Terre et la Lune s'envoient des missiles atomiques. Ragle a la capacité de prévoir l'endroit des attaques, et pour éviter les effets stressants de son immense responsabilité, il habite la ville de son enfance recréée pour la circonstance.

**Le Voyageur de l'Inconnu** ou **Docteur Futur** (*Dr. Futurity*, 1960) et **Le Marteau de Vulcain** (*Vulcan's Hammer*, 1960) font partie des ouvrages alimentaires de Dick et de son propre aveu, ils ne présentent « aucun intérêt ».

## INCONTOURNABLE

**Le Maître du Haut-Château** (*The Man in the High Castle*, 1961) Dans ce livre récompensé par le prix Hugo en 1963, Dick a transcendé le genre de l'uchronie : la scène se passe après la Seconde Guerre mondiale, dans une Amérique asservie par le Japon.

L'Empire du Soleil Levant a gagné la guerre et chacun essaie d'y trouver son compte : Robert Childan, un antiquaire qui a choisi la voie de la collaboration en vendant des objets de culture populaire à ses clients nippons, dont M. Tagomi, un attaché commercial épris de Tao ; Frank Frink, un faussaire juif, qui tremble d'être livré aux nazis ; son ex-femme, Juliana...

L'ambiance est pesante, emplie d'angoisse, le moindre malentendu culturel étant susceptible de déclencher une répression. Les personnages se fient au Yi-King, le livre de la divination, pour savoir comment orienter leur action.

Un autre livre et un autre auteur planent en contrepoint de ce monde étroit et verrouillé par la paranoïa : *La Sauterelle pèse lourd* est un roman de Hawtorne Abendsen, qui connaît un grand succès du fait de sa thèse principale : les Etats-Unis ont gagné la guerre ! Après une série de romans bâclés, et une pause relativement longue dans son rythme de production, Dick revenait à l'écriture avec un texte accompli, à la trame rigoureuse, aux personnages affirmés et complexes. Il prétendait avoir pris dans le grand livre d'Hannah Arendt, *Les Origines du Totalitarisme*, la réflexion centrale sur la question du nazisme : comment un ordre moral aussi fermé et ostraciste a-t-il pu se développer dans l'Allemagne, patrie de Goethe, de Schiller, de Bach ? *Le Maître du haut château* fut une réponse éblouissante.

**Les Joueurs de Titan** (*The Game-Players of Titan*, 1963). No comment. Typique des livres de Dick à la fin desquels on a complètement oublié l'intrigue initiale. Et l'auteur aussi.

**Glissements de Temps sur Mars** (*Martian Time-Slip*, 1964) Dick adorait ce livre, même quand il était redevenu clean. Signe indéniable qu'une fois la lucidité perdue, c'est pour toujours.

**Dédalusman** ou **Le Zappeur de mondes** (*The Zap-Gun*, 1964). Dick estimait que les cent cinquante premières pages de ce roman sont illisibles. Je vous conseille donc de commencer par la cent cinquante et unième.

**Le Dieu venu du Centaure** (*The Three Stigmata of Palmer Eldritch*, 1964). Après avoir fui la Terre soumise à un réchauffement climatique, les hommes se réfugient sur Mars. Pour oublier leurs conditions de vie pénibles, ils se livrent au jeu de la poupée Pat. En prenant de la drogue D.Liss collectivement, ils fusionnent leurs esprits et « vivent » à travers les ersatz une existence terrienne normale. Palmer Eldritch entend mettre un terme au jeu en proposant une nouvelle drogue, le K. Priss, plus puissante et ne nécessitant aucun artéfact matériel. Barney Mayerson, adepte enthousiaste de ce nouvel outil psychotropique, découvrira le côté religieux de K. Priss : il s'agit d'une substance extraterrestre quasi divine qui prend possession de l'esprit de chacun des participants et le fait participer à une osmose intergalactique.

**Les Clans de la Lune Alphane** (*Clans of the Alphane Moon*, 1964). A la suite de la guerre entre les Alphanes et les Terriens, une colonie psychiatrique basée sur la Lune Alpha III m2 a été abandonnée à elle-même. Vingt-cinq ans plus tard, quand les Terriens reviennent prendre possession de leurs biens, les malades mentaux se sont constitués en république autonome et se révoltent contre leurs anciens maîtres. Considéré comme un grand texte, mais ayant mal vieilli.

**La Vérité Avant-Dernière** (*The Penultimate Truth*, 1964). Comment vivre en paix sur Terre ? Très simple : en faisant croire aux grandes masses, cachées dans les tréfonds de la planète, que la guerre nucléaire sévit toujours en surface. Une logique d'humour noir, un produit un brin décevant.

**Simulacres** (*The Simulacra*, 1964). Pendant des années, le monde a été dirigé par des androïdes et des sosies ; seuls les Ges, la caste supérieure, sont au courant de la supercherie. Les Bes, les hommes communs, vivent dans la propagande collective. Séparés en filières distinctes et hiérarchisées, ils passent régulièrement des tests d'intelligence pour vérifier s'ils peuvent rester dans les cités d'accueil réservées à leur catégorie. Une guerre civile éclate, lorsque la vérité est annoncée publiquement.

**A rebrousse-temps** (*Counter Clock-World*, 1967). En 1998, le sens du temps s'est inversé, et les morts ressuscitent, les vieillards rajeunissent. Revenu d'entre les morts, l'Anarque Peak, le chef religieux des Udites, va révéler ses nouvelles connaissances métaphysiques, au grand dam des dirigeants actuels et de la Bibliothèque, un organisme omnipotent chargé d'obliger tous les créateurs à faire disparaître leurs œuvres au fur et à mesure qu'ils rajeunissent. L'Anarque ne pourra diffuser son message et la Bibliothèque sortira plus puissante du conflit.

**Dr Bloodmoney** (*Dr Bloodmoney or How we got along after the Bomb*, 1965). Après la destruction partielle de la Terre, de petites communautés se sont organisées et tentent de survivre. Elles écoutent toutes les musiques de Dangerfield, un cosmonaute en orbite devenu par la force des choses disc jockey de la planète. Hoppy, un handicapé surdoué en électronique, parvient à prendre le contrôle des ondes radio et menace d'exercer un pouvoir absolu. Heureusement, ce projet sera déjoué lorsqu'un fœtus venu du royaume des morts parviendra à entrer dans l'esprit de Hoppy. Beaucoup plus intéressant que ne peut le laisser croire ce petit résumé.

**Mensonges et Cie** (*The Unteleported Man*, 1966). Au départ, un petite nouvelle, puis enrichie pour répondre à une commande de *Amazing* qui avait la couverture et pas le livre correspondant. Un essai insatisfaisant.

**Brèche dans l'Espace** (*The Crack in Space*, 1966), qualifié par Dick d'échec total.

**Les Machines à Illusion** (*The Ganymede Takeover*, 1966). Ecrit à deux mains avec Ray Nelson, sans grand intérêt.

**En attendant l'année dernière** (*Now wait for last year*, 1966). Les Terriens, alliés des Lelistariens, sont engagés à ce titre dans une guerre interplanétaire contre les Reegs. Molinari, le secrétaire général des Nations Unies, a le pouvoir de se déplacer dans le futur et il connaît l'issue du conflit, la victoire des Reegs. Afin de ne pas engager sa planète dans des choix préjudiciables, il tombe gravement malade pour retarder les prises de décision.

**INCONTOURNABLE**

**Les Androïdes Rêvent-ils de Moutons Electriques ?** (*Do Androids Dream of Electric Sheep?*, 1966). Également paru sous le

titre de *Robot blues*, ce livre a connu la consécration en passant à l'écran. La version de *Blade Runner*, si elle ne reprend toute l'intrigue humaniste des *Androïdes* (Dick pose l'empathie, la capacité d'éprouver du sentiment pour les autres, comme le critère essentiel de la condition humaine, ce qui distingue un homme d'un androïde, aussi supérieur soit-il), a le mérite de faire entrer dans l'univers délirant de l'auteur.

Sur une terre rongée par les radiations de la dernière guerre nucléaire, subsistent des individus plus ou moins spéciaux. Des androïdes fuyant Mars viennent parfois se réfugier sur cette planète infectée, mais ils sont poursuivis par des policiers chargés de les abattre, de les « réformer ». Rick Deckard a pour mission de tuer six d'entre eux, parmi les plus perfectionnés, mais il se prend de pitié pour ces quasi-humains, et lorsqu'il achève sa tâche, il est devenu un autre homme. On peut vivre un moment dans l'illusion de la grandeur de sa fonction, mais il n'est pas possible d'ignorer totalement que l'on est un tueur.

### INCONTOURNABLE

**Ubik** (*Ubik*, 1966). Dans les années quatre-vingt-dix, les télépathes sont légions et les agences de protection des pensées individuelles font fortune, comme celle dans laquelle travaille Joe Chip, un personnage attendrissant et paumé comme Dick sait si bien les créer. Au cours d'un attentat, Glen Runciter, le patron de Joe, est tué, tandis que ce dernier et plusieurs autres personnes sont indemnes. Runciter est placé dans un moratorium, une salle où l'on dépose les défunts récents pour conserver leur activité encéphalique.

Le monde autour de Joe commence à se dégrader à toute vitesse, comme si la réalité de 1992 n'était qu'une façade plaquée sur un monde bien plus ancien, proche de 1939. Apparaît alors, venu de nulle part, en sorte de sauveur suprême, *Ubik*, un produit-miracle, seul susceptible d'enrayer les processus déliquescents. Mais quelle est sa provenance exacte, et peut-on le considérer comme un médicament, une drogue, un poison ? Dick jongle avec les incertitudes et transforme rapidement l'ouvrage en piège absurde, où toutes les suppositions sont à la fois annulées et renforcées par des éléments extérieurs. L'une des pistes du livre (Runciter est vivant, et en réalité Joe et les autres sont dans le moratorium) qui semble la plus forte recèle des contradictions flagrantes.

Parti pour écrire un livre de plus, Dick s'est effrayé de ce qu'il nommait la « fossilisation » de son écriture, et il a opté pour un scénario paradoxal, avec un tempo rapide et une série de questions fondamentales (Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ?) qui viennent buter sur une étrange absence de réponse, comme si le lecteur lui-même était déjà piégé par *Ubik*.

**Le Guérisseur de Cathédrales** (*Galactic Pot-Healer*, 1969). Spécialiste de la poterie, Joe Fernwright est engagé par un extra-terrestre, le Glimmung, pour aller, sur Sirius V, réparer une cathédrale engloutie. Le Glimmung, après un combat acharné contre son double maléfique, le Glimmung noir, parviendra à renflouer la cathédrale et à permettre aux êtres brouillards, les anciens dieux de Sirius V, de revenir à la vie.

**Un Message de Frolix-8** (*Our Friends from Frolix-8*, 1970). Le jugement de l'auteur sur ce texte est, semble-t-il, un peu trop sévère : « un livre à jeter ».

**Au Bout du Labyrinthe** (*A Maze of Death*, 1970). Bloqués sur un astronef en perdition, le Persus-9, les membres de l'équipage se branchent à l'ordinateur central et vivent dans des mondes fantastiques, afin d'échapper à l'angoisse de leur sort, à la réalité sordide et carcérale.

### INCONTOURNABLE

**Le Prisme du Néant ou Coulez mes larmes, dit le policier** (*Flow my Tears, The Policeman Said*, 1970). Jason Taverner, la super-vedette d'un super-show télévisé se retrouve seul, un matin, dans une misérable chambre d'hôtel, sans un centime sur lui, sans papiers d'identité, un véritable crime dans le monde policier dans lequel il évolue. Normalement, mais il n'y a plus rien de normal, plus personne ne le connaît. Alors, en reprenant le chemin des femmes qu'il a connues, à défaut de les avoir véritablement aimées, Taverner va tenter de se créer une nouvelle identité, fut-ce en couchant avec la diabolique sœur jumelle du général de la police. On apprendra à la fin seulement que Taverner a été temporairement envoyé dans un espace-temps parallèle, mais cela n'a en fait guère d'importance. Dans ce livre, tout comme dans *Substance Mort*, Dick est confronté avec lui-même, avec la solitude, le doute, le désespoir. Toutes les femmes qu'il aime (un peu trop d'ailleurs, façon pot de colle universelle) le quittent, et il reste seul avec ses chats, et sa machine à écrire. Le livre a été écrit à partir d'un morceau élégiaque de John Dowland, et il vibre en effet de cette mélancolie si douce et si cruelle, propre aux suicidaires et aux mourants. C'est sans doute l'expérience la plus extrême de l'auteur, et l'on en ressort très affecté. Il s'agit enfin de l'une des œuvres les plus peaufinées, Dick ayant écrit jusqu'à onze versions différentes du sublime final.

**Confessions d'un Barjo ou Portrait de l'Artiste en jeune fou** (*Confessions of a crap artist*, 1975). Le titre est certainement le passage le plus palpitant de ce livre.

**Deus Irae** (*Deus Irae*, 1976). Écrit avec Roger Zelazny, un ouvrage plutôt mollasson, qui pourra attirer les amateurs de curiosités littéraires.

### INCONTOURNABLE

**Substance Mort** (*A Scanner Darkly*, 1977). Le principe de cet ouvrage est diaboliquement simple, au sens le plus profond du terme « diable » ce qui dédouble, ce qui s'oppose à l'unité de la divinité, à l'unité de la clarté. La journée, Bob Actor est un toxico plutôt sympa, parano certes, mais capable d'une certaine vision positive de la vie, un gars de *Tortilla flat* qui aurait pris du speed. La nuit, Bob devient Fred, l'agent de la brigade des stupés. Jusque là, rien que de très banal. Sauf que Fred décide d'enquêter très sérieusement sur Bob, afin de le coller au trou.

Malgré ce sujet presque racoleur, *Substance Mort* est un ouvrage contre la drogue, un ouvrage contre la mort et la folie dans lesquelles Dick a vu sombrer bien des siens. C'est un livre de rédemption, c'est aussi un livre de miséricorde, car pour l'auteur, les drogués ne sont pas les pires créatures qui soient. Ils ont chu, il est vrai, mais leur cœur n'est pas toujours disloqué. Et s'ils sont en proie aux ravages de l'addiction, ils ne perdent pas obligatoirement leurs valeurs humaines. Pour Dick, la rébellion, dut-elle passer par une phase quasi suicidaire, est garante d'une véritable liberté d'action. Sans hommes pour faire des conneries, que vau-

drait l'appellation d'homme ? Si les toxicos ne sont pas un modèle enviable, les policiers et les fascistes ne peuvent prétendre de leur côté construire un monde acceptable.

### INCASABLE

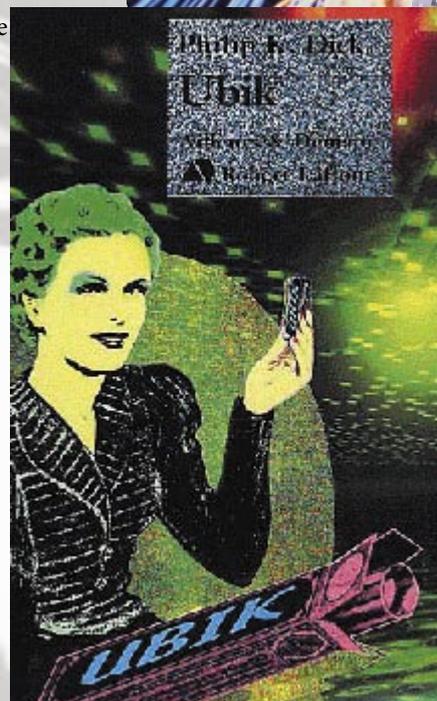
La **Trilogie divine** est le grand œuvre de Dick, un monument de plusieurs milliers de pages, parfois d'exégèses pures, certaines étant des souvenirs de ses conversations théologiques avec son grand ami, l'évêque Pike, la plupart sérieuses, mais le plus souvent délirantes. C'est un ensemble disparate et puissant, qui ne devra pas être abordé en premier, faute de passer à côté de son intérêt bizarre.

**Siva** (*Valis*, 1978). A la suite d'une expérience mystique, Horselover Fat (Littéralement Philip Dick) commence la rédaction d'une cosmogonie selon laquelle l'univers est constitué d'information. Il persuade ses amis de partir à la recherche de Dieu, qui doit revenir très prochainement sur Terre afin de révéler la réalité : le temps s'est arrêté en l'an 70 de notre ère, après la prise de Masada par les légions romaines, et l'univers que nous connaissons n'est qu'un vaste simulacre.

**L'Invasion Divine** (*The Divine Invasion* ou *Valis Regained*, 1981). Dieu est revenu sur Terre sous la forme d'un petit garçon, Mani, avec pour mission de combattre le mal et de révéler le vrai visage du monde. Le règne du simulacre va prendre fin et bientôt, tout homme sera libre de choisir entre le bien et le mal, de choisir de se libérer de l'illusion ou d'en rester à jamais le jouet.

**La Transmigration de Timothy Archer** (*The Transmigration of Timothy Archer*, 1982). L'évêque Timothy Archer découvre que Jésus-Christ donnait à ses fidèles une herbe hallucinogène, l'Anochi. Bouleversé d'apprendre qu'il a dévoué sa vie à un dealer, Archer part pour la Mer Morte à la recherche de l'Anochi. Il y mourra de soif, mais aura la possibilité de transférer son esprit dans le cerveau de Bill, un jeune hébéphrénique.

**Radio Libre Albemuth** (*Radio Free Albemuth*, 1985). Vaut surtout parce qu'il s'agit d'une variation, non publiée du vivant de Dick, des grands thèmes de la trilogie divine.



# P.K. DICK: OU L'AMOUR DEVORANT LE GRAND THEME DE L'AUTRE

Par Okuba Khetaro

Dans le monde déstructuré de la S.F., parmi toutes les figures de la folie contrôlée, Philip Kindred Dick (1928-1982) creuse une voie unique dont le tracé suprêmement égotique indique le vertige et la perte.

Il n'est pas seulement l'un de ces grands écrivains que régulièrement l'Amérique brise et nous envoie - Poe, Lovecraft, Fitzgerald, Brautigan -, afin que nous les recollions dans leur génie intact. Ceux-là croyaient encore à l'histoire, à la narration, à l'avancée de la pensée dans la sente incertaine des mots. Ils croyaient à l'échange.

Or, Dick n'a pas ces repères minima. Les livres qu'il écrit ne mènent nulle part, sinon au solipsisme du fou dans son bunker. Le fantastique propre à son univers tient dans un escamotage, une dérobade ; il camoufle sous une pellicule de métal, de speed et de cellulose la vacuité de l'Être, tout entier englouti dans son effacement. Dick se comprend dans l'absence, dans la perte du sens, son écartèlement, son raturage, son ab-sens. Il crée des mondes complexes et virtuoses où il ne se passe rien. Des espaces borderline. Chaotiques. Complexes. Et des héros pétrifiés.

Fragiles et enkystés dans l'absolu déchaînement des événements.

Car paradoxalement, le retrait du réel se double d'une véritable fascination pour la morale de l'action. Comme il serait doux d'agir et de contrôler ses gestes ! Tout le divorce interne joue chez Dick entre son désir frénétique de changer le monde et son activité d'écrivain consistant justement à prendre du recul par rapport au monde. Faust incarnait le savant déçu par la science ; Dick est bien plus un créateur insatisfait par son art et fasciné par l'irrationalité. D'où son constat désillusionné de la solitude affective de l'homme moderne parmi les machines et les mutants, d'où l'angoisse de l'individu livré au monde virtuel, et par conséquent en proie au doute absolu. Le héros dickien ne sait jamais répon-

dre à la question la plus évidente : qu'est-ce que la réalité ? Tout au plus, arrive-t-il à se distinguer des autres et à se penser en tant que sujet autonome.

Comment expliquer cela, sinon par la grande pulsion qui foudroie l'œuvre ? Par la grande fracture qui traverse sa vie ! Sous réserve d'une psychanalyse, la carence psychologique (et surtout affective) qui caractérise Dick semble d'origine psychoïde, voire schizoïde dans son sens le plus littéral, le plus tranchant et le plus douloureusement coupé du terme.

Quelle est sa généalogie ?

Elle s'explique par le tout début de la vie.

Au début de l'homme, avant même la castration symbolique, vient la faim, seule réelle et terrible. La faim du nourrisson, l'une des plus grandes épreuves de la douleur : elle signifie l'abandon total du monde, physique et affectif. Elle place le petit être en situation de déréliction, sans qu'il ait seulement la prescience d'une salvation.

Philip est né avec une sœur jumelle, Jane Charlotte. Ils étaient prématurés de six semaines, et à la suite d'un épisode familial assez obscur, ils sont restés six semaines dans un état, que le *politically correct* qualifierait de dénuement matériel prononcé. La conclusion d'un tel abandon fut irrémédiable : mort par dénutrition de la jumelle.

Manifestement, et il serait intéressant de poursuivre dans cette voie l'explication des fantasmes littéraires de Dick, le traumatisme oral, la sensation du nourrisson qui pleure en vain et qui suce un sein halluciné, constituent le moteur psychologique fondamental de l'auteur, une soif dévorante d'amour et de chaleur humaine.

Dans une étude suivie d'un cas de schizophrénie (*Magie et Schizophrénie*), Geza Roheim insiste sur la constitution orale du moi. La stabilité émotionnelle d'un être humain est déterminée par les premières expériences de certitude et de répétition, notamment la venue de la mère au moment de la tétée. Sans cet indispensable repérage physiologique, une psychologie de la tranquillité et de la confiance ne se construit point.

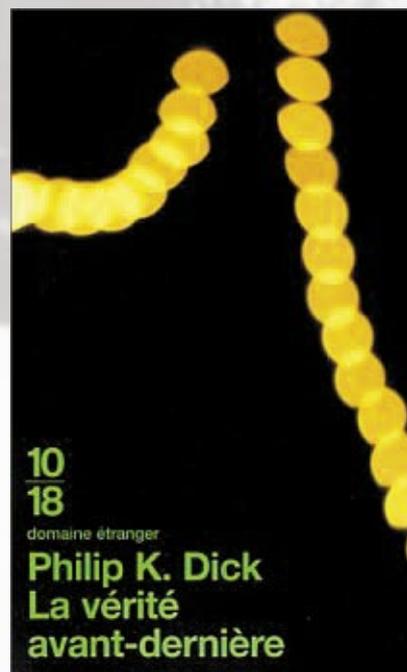
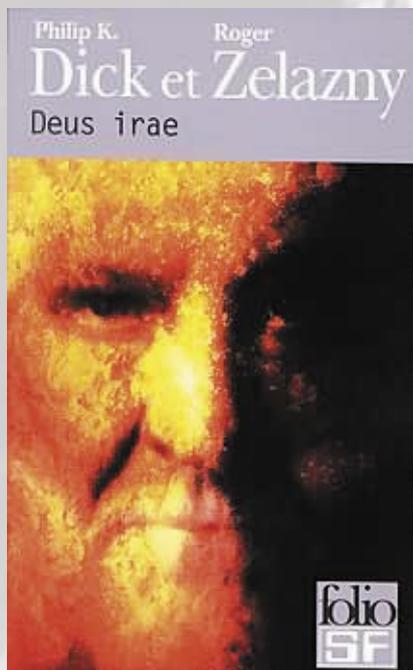
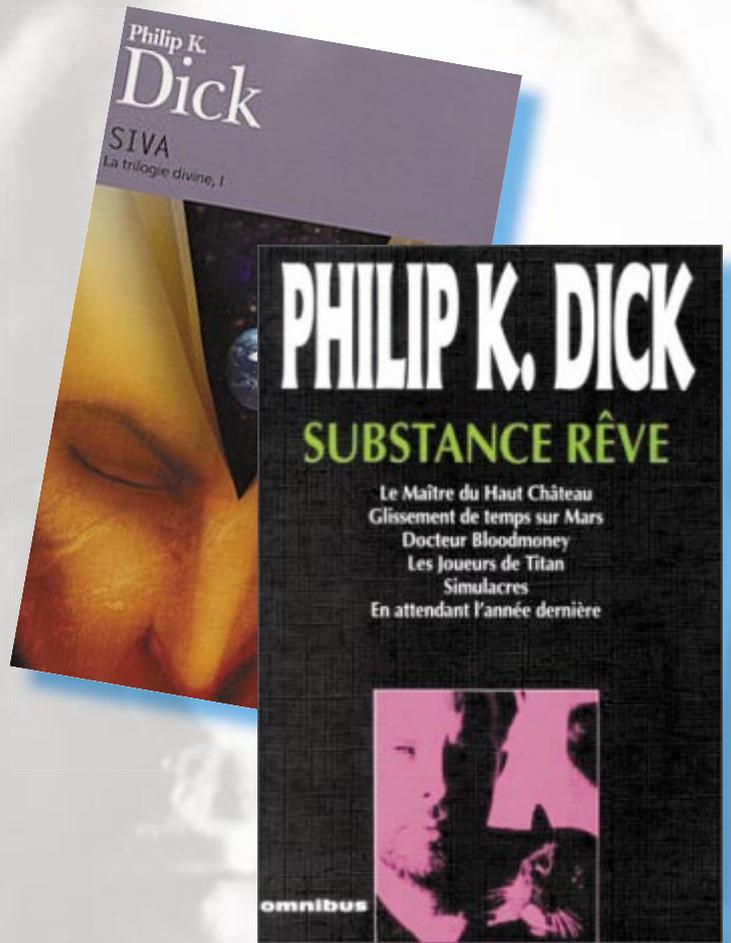
A la différence du cas décrit par Roheim, Dick n'est point devenu malade ou (complètement) fou. Mieux, en une sorte de retournement splendide qui fait de lui un véritable survivant - et le thème de la mort qui n'a pas été donnée à la bonne personne, le thème du vivant qui ne se sait pas mort, le thème du garçon qui aurait dû mourir à la place de sa sœur parcourent également la vie tant personnelle que romancière de l'auteur - Dick a puisé dans ce fonds indicible pour en tirer l'architecture de ses romans. L'architecture des faux-semblants, des murs d'illusions, des complots et des sous-entendus.

Dick a survécu en acceptant la grande loi de l'ambivalence humaine, vouloir ce qui est nocif. Magnifier ce qui est éphémère. Il est ainsi exemplaire que le nom de famille de sa mère, KINDRED, soit conservé sous la forme amputée mais néanmoins présente du K., comme s'il ne lui avait pas été possible d'oblitérer totalement l'énigme de ce qui aurait dû être l'amour et qui a failli être la mort. De la même manière, Dick donnera aux nourritu-

res terrestres et spirituelles fondamentales, ainsi qu'aux divinités correspondantes, des initiales complexes (le *K.priss* de Palmer Eldritch), comme si l'ambiguïté était liée à la sustentation.

La drogue, chez Dick, s'ingère, elle est une nourriture sensorielle, un amour de substitution, un succédané de fusion émotionnelle : les drogués dickiens cherchent l'harmonie collective, ils cherchent une relation intime, une consubstantiation. La drogue est pour eux, au sens étymologique du terme une religion, ce qui les relie et ce qui les pose justement en tant qu'êtres. On remarquera que, dans ses romans, la toxicomanie ne présente pas les stigmates de la déchéance que l'on peut rencontrer chez les héroïnomanes. Sans doute la valeur émotionnelle est-elle toujours le but ultime de cet assujettissement. On ne se drogue pas pour rester seul. L'usage est de partager, et Dick a toujours voulu partager, donner, et recevoir. L'addiction est une autre facette du rapport dévorant à l'autre en tant qu'objet d'amour. Ainsi donc le blanc et le noir de toute valeur se superposent et se confrontent. Ce n'est pas un hasard si Dick dépasse très rapidement les religions monothéistes pour le manichéisme, mieux pour la gnose. Si l'on tient la *Trilogie divine* pour ce qu'elle est, à savoir un précis de cosmogonie à l'usage des junkies, on comprend mieux l'attraction de *Horselover Fat* pour la théorie d'un monde absurde, car dominé par le Mal. Un monde dans lequel le Bien apparaît comme une folie, comme une révélation, comme un illogisme.

En Dick, une philosophie de l'homme s'est construite à partir de sa vision philosophique de l'absurde, et s'il n'assouvit jamais parfaitement son manque d'amour originel - ce qui signifierait d'ailleurs un arrêt de sa recherche scripturale et un silence de quiétude -, on observe dans sa vie une modification psychologique : il se défera peu à peu de ses angoisses cruelles, de ses tourments pour adopter une allure plus apaisée, quasi-sereine. Quasi, seulement. Heureusement pour ses fans.



# P. K. DICK: PARANOÏA, DROGUES ET REEL EN DISTORSION

Par Chazne

*Tout comme on disait du monde qu'il est « kafkaïen », ceux qui connaissent et apprécient Philip Kindred Dick disent plus volontiers qu'il est « dickien ». Parce que la réalité du monde est telle parfois qu'on ne peut que la mettre en doute !*

*Trois citations pour résumer les obsessions dickiennes et leurs pouvoirs de corrosion subversifs.*

*« Si vous trouvez ce monde mauvais, vous devriez en voir quelques autres ».*

*« Comment construire un univers qui ne s'effondre pas deux jours plus tard ? »*

*« Une année après l'autre, un roman ou une nouvelle après l'autre, j'ai perdu une illusion après l'autre : le moi, le temps, l'espace, la causalité, le monde. Et je me suis enfin mis à rechercher ce qui était véritablement réel. »*

En accord avec Dick, je pense que la réalité n'est pas toujours ce qu'on croit, l'espace temporel s'étire dans nos rêves et la réalité est si difficile à supporter quand elle perd sa rationalité, qu'on a l'impression de faire un mauvais voyage, pour ne pas dire un mauvais trip...

La vie de Dick n'a pas été un long fleuve tranquille. Des blessures de vie, il en a reçues plus que son compte. Le manque de considération pour son œuvre de la part des éditeurs et du lectorat américain n'a pas permis de cicatriser ses blessures. Au contraire, cela n'a fait que les aviver.

J'ai l'impression en lisant P.K. Dick qu'il a mis toutes ses forces, toute son énergie pour écrire comme un avertissement, comme un cri, comme un acide brûlant sur nos plaies invisibles. Après avoir exploré les mondes qu'il percevait en plus de 120 nouvelles et 48 romans, Dick était comme un résistant épuisé.

Il a lutté à sa manière contre le maccarthysme.

P. K. Dick est proche du mouvement situationniste : Guy Debord, Raoul Vaneigem et leur remise en cause de la société du spectacle où tout n'est qu'apparence et jeux de rôle. Où rien n'est moins certain que les certitudes.

P.K. Dick a fissuré tout le paysage de la réalité par sa lucidité.

Marxiste, drogué et schizophrène, selon ses contemporains américains qui ne l'épargnent pas, P.K. Dick est dérangeant.

Parce que P.K. Dick est subversif. Il ne respecte aucune autorité. Pourtant il a peur de l'autorité. Donc il est en résistance à sa propre peur, d'où une véritable paranoïa. Il ne prend rien pour acquis.

Il est insaisissable et cela perturbe au plus haut point. Dick, on le lit, on le relit et on n'a pas la même lecture.

Fragile, P.K. Dick s'est exposé sans précaution dans l'acte d'écrire.

Mettant en jeu sa vie personnelle jusqu'au point de rupture : séparations, tentatives de suicide.

Il vivait en marge, en fonction de ses états d'âme et il pouvait prendre des médicaments pour tenir le coup. Comme nous le faisons avec un prozac...

Je ne crois pas que les drogues le fascinaient pour explorer le monde. Je pense qu'il avait les yeux assez grands pour le faire sans cela ; mais cette vision du monde, lucide, le détruisait.

Visionnaire, P.K. Dick joue les éclaireurs pour élargir le champ de nos perceptions au risque de se perdre :

*« La SF est un méta-monde fermé sur une méta-humanité, et une nouvelle dimension de nous-mêmes et une extension de notre sphère de réalité tout entière. Elle ne connaît, de ce point de vue, aucune limite. »* (P.K. Dick, tiré d'un texte d'Andrevon sur la SF).

Pour aller plus loin vers Philip K. Dick, l'humain dans sa sincérité, il faut lire *Invasions divines* de Lawrence Suttin.

([http://ec1.images-amazon.com/images/P/2070422364.01.\\_SS500\\_SCLZZZZZZZ\\_V1071184398\\_.jpg](http://ec1.images-amazon.com/images/P/2070422364.01._SS500_SCLZZZZZZZ_V1071184398_.jpg))

Ce travail de biographe permet de mieux comprendre l'œuvre de Dick. Mais il n'est pas non plus indispensable. Si l'on n'a pas envie de points de repères. Si l'on veut inventer ses propres repères.

*« Les gens sont différents et il leur arrive des choses différentes.*

*Tout un chacun fabrique certaines parties de sa réalité. Et quand il meurt, ce monde unique meurt avec lui. Pour ne jamais réparer. Si je n'existais pas, mon monde n'existerait pas. Et il mourra avec moi.»* (Entretien réalisé à Fulerton, en septembre 1972, traduction dans Science et Fiction, Spécial Philip K. Dick, Denoël, 1986.)

<http://www.chez.com/pkd/interviews.html>

Les obsessions de Philip Kindred Dick, nous les découvrons mises en évidence par ceux qui ont écrit sur lui, ou en l'intégrant en tant que personnage dans leurs œuvres.

Michael Bishop : *Requiem pour Philip K. Dick*

En France, dans les années 70, Dick séduira les lecteurs et les lectrices en quête d'une autre science-fiction, plus politique, plus psychologique, une science-fiction qui explore les territoires de nos âmes.

Souvent, quand je regarde les infos, je pense à P.K. Dick : qu'aurait-il pensé de tout cela, de cette mascarade autour des apparences, de toutes ces manipulations pour provoquer des illusions de démocraties, de pouvoirs, de liberté...

P.K. Dick, c'est un alchimiste de la pensée.

Les seules choses dont on puisse être sûr le concernant : il aimait la musique, les chats et les femmes qui partageaient sa vie sinon ses rêves.

Pour lire Philip Kindred Dick, je dirai que c'est à chacun de tracer sa route dans sa bibliographie...

Les univers de P.K. Dick s'assemblent comme un puzzle. Ils se lisent comme on regarde dans un kaléidoscope. A chacun le sien !

Pour conclure sur la science-fiction, laissons le dernier mot à

Philip Kindred Dick : « *Très peu d'histoires de SF deviennent vraies, heureusement.* »

**Pour savoir à peu près tout sur Philip Kindred Dick**

Sur le net :

Le ParaDick

[http://www.noosphere.com/heberg/Le\\_ParaDick/](http://www.noosphere.com/heberg/Le_ParaDick/)

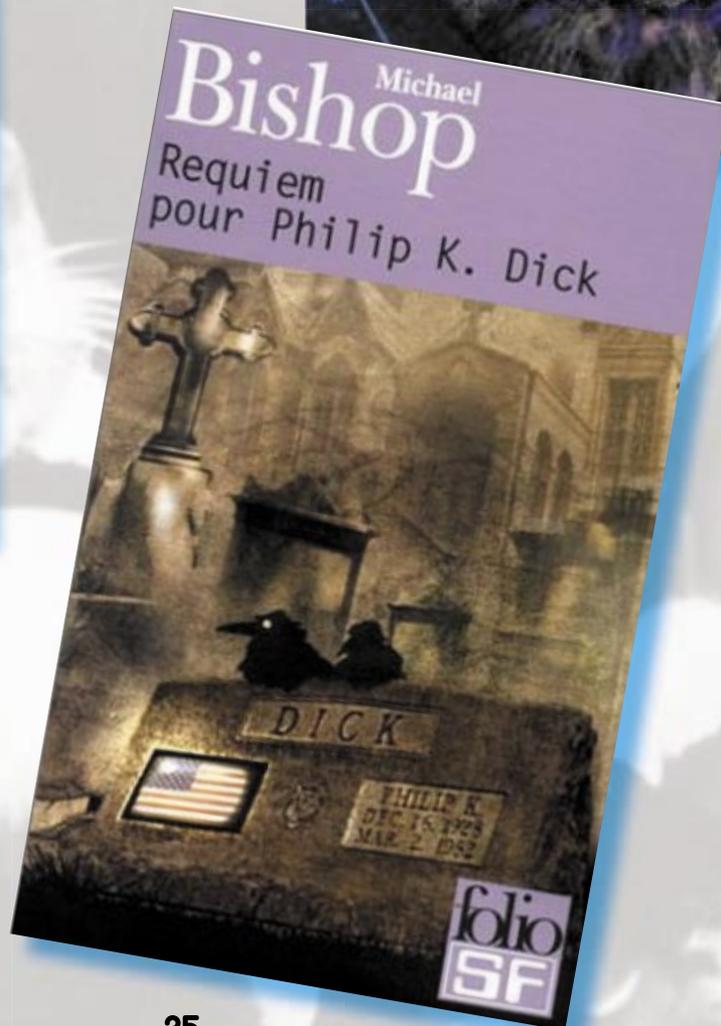
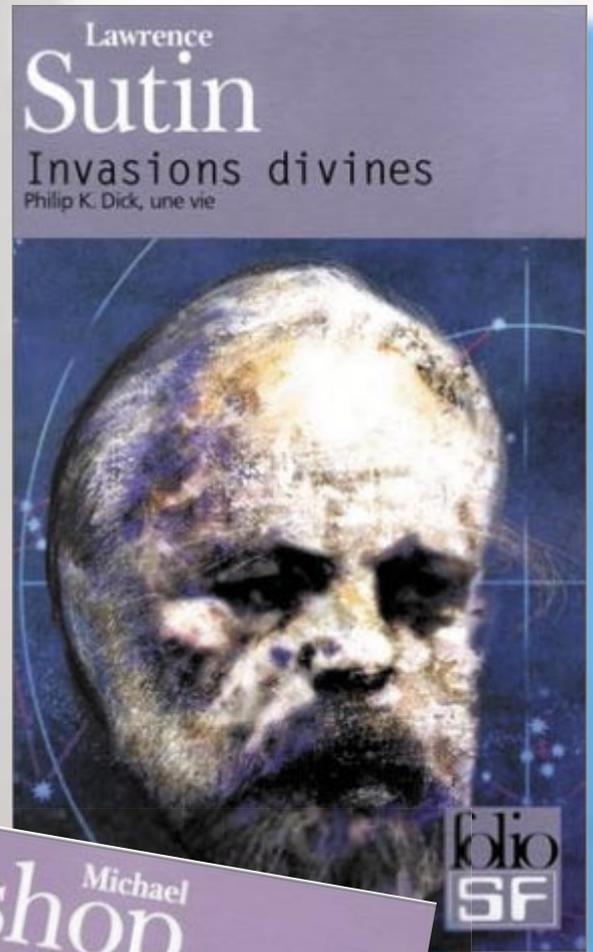
Du côté des livres

*Regards sur Philip K. Dick : le kalédickoscope* de Hélène Collon aux éditions En-crage

*Les romans de Philip K. Dick* de Kim Stanley Robinson aux Editions Les Moutons Électriques (2005)

Lawrence Sutin, *Invasions divines*, Philip Kindred Dick, chez Gallimard

Michaël Bishop : *Requiem pour Philip K. Dick*, chez Gallimard.



# LES HERITIERS DE P.K.DICK

# LES DERIVEURS DU REEL

Par *Chazne*

*Philip Kindred Dick écrit plus grand que l'espace de la science-fiction. Il est naturel qu'il ait influencé de nombreux artistes dont des écrivains. Et les écrivains de science-fiction, plus encore que les autres.*

*D'ailleurs en tant que lecteur, quand on a lu Philip Kindred Dick, on a tendance à dire après la lecture d'un livre, la vision d'un film ou tout événement de votre vie un peu déstabilisant : « Tiens, on dirait du Philip Kindred Dick ». Parfois c'est pour définir un moment agréable, « enrêvant »...*

Donc, depuis 1973 et ma découverte de l'auteur Philip Kindred Dick, je me suis souvent exclamée de la sorte pour affirmer et partager mon plaisir de lecture.

Autant dire que la définition de ces héritiers de Dick est partielle, subjective...

Des cris du cœur quoi ! Là où je vois une cohérence avec Dick, il n'est pas certain qu'un autre lecteur l'aperçoive... Parce que les univers de Philip Kindred Dick sont multiples. Et chacun en a sa propre perception.

## Les cyberpunks

Ceux qui, d'évidence, doivent beaucoup à Philip Kindred Dick, en Europe et aux Etats-Unis, je dirais que ce sont les cyberpunks.

Les cyberpunks, de l'alliance de « cybernétique » et de « punk » sont des auteurs dont la perception du monde est voilée, plissée, torturée, retournée par l'abus de drogues et de technologies. Tout ça avec une désespérance forcenée quant au futur. D'ailleurs, le mot « punk », c'est une façon de dire « no future ».

L'héritage de Dick est confirmé par l'imagerie du film de Ridley Scott, *Blade Runner*, tiré d'un roman de Dick, qu'on entrevoit en arrière-plan de tous les romans cyberpunks. Un monde qui ne donne pas envie de s'y installer.

Les neurones hallucinés par les drogues et renforcés par les puces, les implants, toutes les déclinaisons de la nanotechnologie forment un cocktail propice à différentes perceptions du réel. Voilà pour le courant cyberpunk.

Du côté des auteurs...

Bruce Sterling avec l'anthologie *Mozart en verres miroirs* et William Gibson avec sa nouvelle *Johnny Mnemonic* et ses romans dont *Neuromancien* sont considérés comme les chefs de file du mouvement. Drogues et univers virtuels, implants et formatages de disques durs embrouillent les perceptions des héros de leurs aventures.

Rudy Rucker avec *Maître de l'espace et du temps* et avec *Le Secret de la vie*. Rudy Rucker balance entre Lewis Carroll, Dick et se joue des mathématiques et de la physique. Il est le premier à recevoir le Philip K. Dick Award en 1982.

Pat Cadigan : *Les Synthétiques* (1991), collection «Présence du futur» en 2 volumes de pur cyberpunk... sur les drogués de l'image de synthèse.

Walter Jon Williams : *7 jours pour expier*, western du futur avec enquête dans un centre de recherche en physique quantique qui joue avec les espaces-temps. Le shérif retrouve un homme mourant criblé de balles alors qu'il est déjà mort dans un accident de voiture, 20 ans plus tôt...

Michael Swanwick : *Les Fleurs du vide*. A son réveil dans un hôpital, une femme découvre qu'elle est morte, qu'elle n'a plus le même corps et que ce corps ne lui appartient plus. Ce ne serait rien si il n'y avait en prime la confusion des souvenirs...

Greg Bear avec *Eon* et *Eternité* dévide les espaces temporels, les croise, les tisse, forme un ruban de möbius ....

Et beaucoup d'autres ...

Les cyberpunks auront leur heure de gloire et puis s'en iront vers d'autres mouvances littéraires, peut-être encore plus « dickiennes » avec la naissance du « Steampunk ».

## Les steampunks ou la SF à vapeur !

Ce sont des proches de Dick, des amis qui se rencontrent chez lui, K.W. Jeter, James Blaylock et Tim Powers qui génèrent ce mouvement « steampunk » où l'uchronie se décline à la sauce victorienne.

C'est-à-dire qu'on prend un point de rupture dans le temps : l'époque victorienne ou pire, un simulacre de celle-ci... Allez savoir quand tout est simulacre et qu'on a abusé de quelques produits.

Rappelons que l'un des romans qui a illustré l'uchronie avec le plus de talent tout en assumant le risque d'être incompris, c'est *Le maître du Haut Château* de Dick : les nazis et les Japonais remportent la Deuxième Guerre mondiale, une perspective qui dérange.

Les steampunk plongent leurs héros et héroïnes dans le cadre d'une Angleterre victorienne, d'une Europe occidentale (ou d'un simulacre, vous savez bien, la réalité n'est pas toujours ce qu'elle semble être), qui décline des avancées technologiques, culturelles, politiques, financières qui nous rapprochent du XXIe siècle. Autrement dit, la haute technologie à la vapeur...

Chocs des cultures, les bas quartiers restent à l'époque victorienne dans les brumes du charbon tandis que dans la haute société, c'est la nanotechnologie qui se développe. D'où crinolines

et haut de forme pour les messieurs avec implants sous la peau et accès aux réseaux virtuels.

K.W. Jeter : son roman *Dr Adder*, qu'il a des difficultés à publier, forme avec *Le Marteau de verre* et *Instruments de Mort*, la trilogie thématique.

Dans un Los Angeles en déliquescence, un jeune homme Limmit part à la découverte de ce monde truqué et corrompu. Dick apparaît sous la forme d'un personnage KCID et rédige la post-face.

Ensuite avec *Les machines infernales*, les aventures d'un créateur d'automates dans un univers très british.

Tim Powers, avec *Les Voies d'Anubis*, reçoit le Philip K. Dick Award. Dans ce roman, Brendan Doyle entreprend un voyage dans le temps à Londres, en 1810. Et le temps s'emmêle...

Autres atmosphères victoriennes avec *Le Poids de son regard* et retour à Londres.

James Blaylock jouera de son univers steampunk et de la fantasy avec *Homonculus*.

William Gibson et Bruce Sterling passeront avec talent du cyberpunk au steampunk pour écrire ensemble *La Machine à différences*.

Sans oublier Connie Willis et ses jeux temporels avec *Sans parler du chien*, *Le Grand livre* et un zeste de métaphysique avec *Passage*. Connie Willis décline le thème des interventions dans le temps qui font que les pendules ne sont plus à l'heure.

Des steampunks français, il y en a : René Réouven, Michel Pagel, Daniel Riche, Fabrice Colin et Mathieu Gaborit, Francis Valéry, Johan Héliot.

## Au-delà du réel et les « aléapistes » du temps

Ceux-là ne sont pas des héritiers de Dick parce qu'ils lui doivent quelque chose. Ils ne sont pas sous son influence. Simple-ment, leur travail, leur façon d'appréhender le monde avec la lucidité extrême du doute raisonnable et avec la folie de croire aux rêves... Ils sont uniques. Ils sont compagnons de Dick.

J. G. Ballard avec le *Le Rêveur illimité* (1979). Sur le thème de la réalité fictive et la fiction réelle. Ainsi que *La Forêt de cristal* et sa fiction poétique.

Christopher Priest avec *Le Monde inversé* un univers où le temps se décompte en kilomètre...., *Futur intérieur* (1977) où des humains se rassemblent par le biais d'un réseau informatique et se projettent dans un univers virtuel... Plus proche de Dick, c'est difficile.

Dans *La Fontaine pétrifiante* (1981), un écrivain intervient sur la réalité du monde par son écriture. Du coup, il ne sait plus ce qu'il en est du réel ou de la fiction.

Ian Watson, avec *L'enchâssement*, joue avec la compréhension d'un langage sous drogue. Et dans toute son œuvre où la métaphysique est très présente.

Lisa Tuttle avec *Compagnons de nuit* ou les dérives d'une fillette en cauchemar, *Futurs perdus* ou la dépression d'une jeune femme qui ne sait plus où est sa réalité. Gabriel et une étrange réincarnation. Lisa Tuttle décline la thématique des vies parallèles.

Michael Coney va plus loin avec le cycle *Le Chant de la terre* où ses héros voyagent à travers les « aléapistes du temps » c'est-à-dire

toutes les vies possibles que nous engendrons par nos choix.

Richard Cowper : *La trilogie de l'oiseau blanc* de la fraternité avec *La Route de Corlay*, *La Moisson de Corlay* et *Le Testament de Corlay*. Entre les siècles, les temps se mêlent pour que les mythologies reprennent vie.

Dan Simmons et ses tombeaux du temps dans le cycle *d'Hyperion*.

Orson Scott Card avec *La Stratégie Ender*.

## En France, l'univers dickien

En France, des auteurs déclinent leurs influences dickiennes autrement.

Philip Kindred Dick les fascine avec sa remise en question de la perception des réalités. Beaucoup sont issus de la mouvance « nouvelle science-fiction politique française », ils remettent en question leurs utopies.

L'ouvrage de Michel Jeury en territoires SF avec notamment *La Trilogie chronolytique*, : *Les Temps incertains* (1973), *Les Singes du temps* (1974), *Soleil chaud poisson des profondeurs* (1976) et la question très dickienne : y a-t-il autant d'univers que d'individus ?

Michel Jeury assume sa filiation avec évidence et talent.

Dominique Douay de même avec *Strates* et *La Vie comme une course de chars à voiles*.

Emmanuel Jouanne et sa métaphore de l'inconscient dans *Nuage*, dans *Damiers imaginaires* où la terre est un échiquier géant...

Gérard Klein : *Les Seigneurs de la guerre* (1971).

Philippe Curval : *L'Homme à rebours* (1974) et *Les Evadés du mirage* (1995).

André Ruellan : *Mémo* (1985).

Jacques Barbéri : *Une Soirée à la plage* (1988), *Kosmokrime* (1985), *Narcose* (1989), *La Mémoire du crime* (1992) où il décline la mémoire en confusion avec la perception du réel.

Jean-Pierre Hubert et *Le Champ du rêveur*, le Grand Prix de l'Imaginaire en 1984, un roman où le héros, un orque est bouleversé par les rêves d'un enfant...

Autant dire que Philip Kindred Dick était considéré comme LE maître de la littérature de science-fiction en France.

Tous déclinent des thématiques de Dick avec leur personnalité propre.

Certains s'inscriront dans une mouvance cyberpunk et politique à la française : Jean Marc Ligny avec *Inner city* en 1996 et le virtuel qui supplante le réel. Joël Houssin avec *Argentine* et *Le Temps du twist*, jeux d'univers parallèles, drogue, sexe et corruption... Deux ouvrages salués par le prix Apollo en 90 pour l'un et par le Grand Prix de l'Imaginaire pour l'autre. Serge Lehman (en 1996) avec *F.A.U.S.T.*

Ils seront lus par un plus grand nombre de lecteurs.

Maurice G. Dantec revendique l'influence de Dick dans ses romans ainsi que celle de J.G. Ballard.

Donc nombreux sont les auteurs français qui s'inspirent de l'univers dickien, de l'esprit. En se délectant d'une certaine complexité tout aussi dickienne, à tel point que les critiques saluaient un auteur n'ayant pas l'influence de Dick dans les années 80.

Comme quoi, il ne faut pas abuser.

Ainsi Serge Brussolo fut salué pour être exempt de ces influences dickiennes comme étant le fléau de la SF française, par Jacques Sadoul (en 1984) dans son *Histoire de la science-fiction moderne*, chez Robert Laffont.

Pourtant, il m'est arrivé de m'écrier en lisant un roman de Brussolo « Mais c'est du Philip K. Dick ». Ce n'était pas pour retirer du mérite à Brussolo mais comme un compliment. Ainsi dans *L'homme aux yeux de napalm* (1990) et *Le Syndrome du scaphandrier* (1991).

Moi, j'aime bien retrouver cette complexité qui me fait perdre tous mes repères.

Autant se dépayser sainement. Sans absorber aucun produit toxique...

Juste en mettant ses neurones en activité fébrile...

### Le post-exotisme d'Antoine Volodine

Antoine Volodine me fait penser à Philip Kindred Dick à travers tout son travail.

Son concept de « littérature post-exotique » fait qu'il est lu en dehors des univers littéraires de la science-fiction. Je lisais Volodine avant et je continue de le lire.

Il embarque le lecteur dans des réalités qui s'imbriquent, qui éclatent, qui tombent en lambeaux... C'est comme un puzzle dont les morceaux ne peuvent s'assembler parce qu'ils se déforment sans arrêt.

L'ouvrage de Volodine me semble aussi pertinent et déstabilisant que celui de Dick.

De la *Biographie comparée de Jorian Murgrave* jusqu'à *Nos animaux préférés : Entrevoûtes*. Ne pas manquer de lire *Le Post-exotisme en dix leçons, leçon onze, Des Anges mineurs, Dondog, Bardo or not Bardo*.

Enfin, tout Volodine...

Je ne sais pas s'ils se sont rencontrés, je ne sais pas si Volodine apprécie l'œuvre de Dick, mais moi, je me permets de les relier...

Pour conclure, il faut reprendre le début de cet article, lorsque je m'écriais : « Ah ! mais c'est du Philip K. Dick ». Je viens de le faire en lisant *Les chroniques de Thomas Covenant* de Stephen R. Donaldson. Bien sûr, j'ai pensé à Tolkien mais le questionnement du héros sur la réalité de son rêve ou le rêve de sa réalité m'a fait pencher pour Dick. Donc, Dick est toujours vivant puisque je le porte dans ma mémoire à vif.

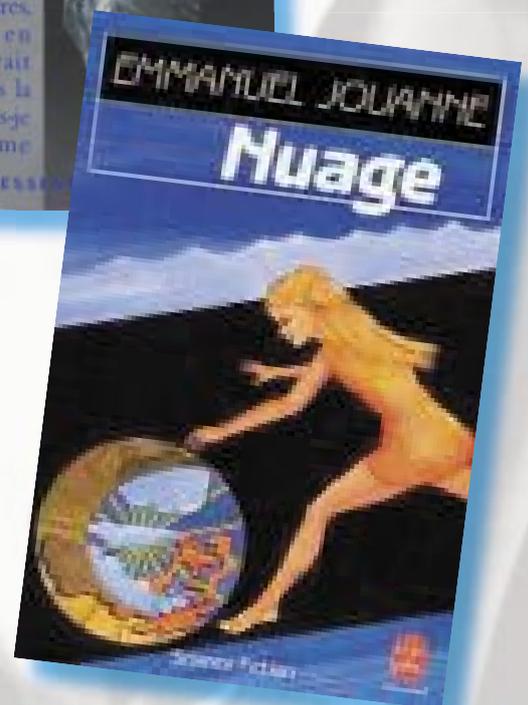
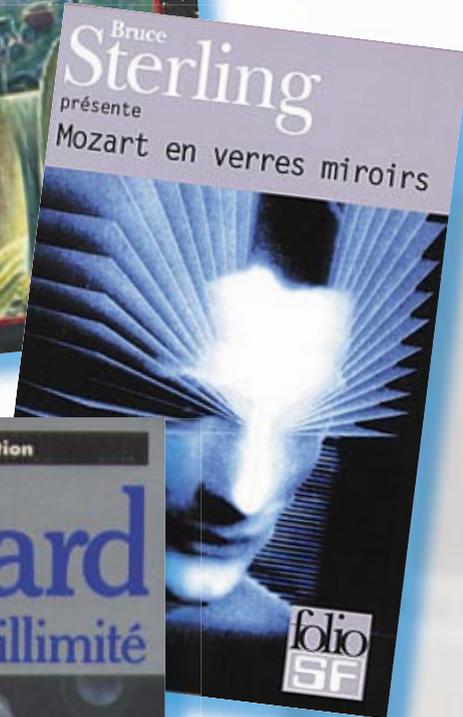
Pour les héritiers de Dick, à part quelques noms sur lesquels tout le monde parviendra à se mettre d'accord, chacun doit avoir sa propre liste.

Parce que les perceptions sont multiples, selon le temps, l'humeur, le moment...

Et d'ailleurs qu'est ce qui est réel, ce papier ou celui que j'écrivais en rêve. Est-ce que j'ai bien lu tous ces livres en réalité...

Comment savoir ?

Il y a une solution si on ne fait pas confiance à ses perceptions, allez voir sur le site : [http://www.philipkdick.com/links\\_pkdaward.html](http://www.philipkdick.com/links_pkdaward.html)



# TOTAL RECALL 2070: LA SERIE TELE

Par Véronique De Laet

«2070 : l'année où l'homme reste le seul défaut»

Avec Michael Easton (David Hume), Karl Pruner (Ian Farve), Cyndy Preston (Olivia Hume), Alexandra Johnson (Tara Ehrenthal), Judith Krant (Olan Chang), Nick Mancuso (Richard Collector), Michael Rawlins (Martin Ehrenthal)

A la base de cette série germano-canadienne on trouve une équipe de choc : Jeff King (*Stargate SG1, Au-delà du réel*), Art Monterastelli (*Timecops, L'homme de nulle part, Stargate SG1*) et Mario Azzopardi (*Stargate SG 1 et Atlantis, Au-delà du réel*).

Son nom dévoile déjà ses sources dickiennes et plus précisément le film *Total Recall*, basé sur *Souvenirs à vendre*. L'ambiance de *Blade Runner*, tiré de *Les Androïdes rêvent-ils à des moutons électriques*, sert de cadre à une ville du futur, envahie de panneaux lumineux, de publicités en chinois, de pousse-pousse, sous une pluie sombre.

La série, tournée à Toronto, compte 22 épisodes, diffusés en 1999 au Canada, sur Showtime et à partir de septembre 1999 sur Canal+. La série n'a pas été renouvelée et finit avec un goût d'inachevé.

2029 : terrorisme nucléaire et pollution ont eu raison de la démocratie et des gouvernements. Les populations fuient les zones contaminées. Devant l'incurie des gouvernants, de grands consortiums prennent le pouvoir de fait et imposent un tutorat mondial, le Conseil Interplanétaire.

Ces megaindustriels développent des implants mémoriels, des androïdes destinés à assister l'humain dans les tâches les plus lourdes, de la haute technologie qui viole les droits à la liberté.

Mars et la Lune ont été colonisés et accueillent une partie de la population excédentaire (certaines régions sont si polluées que la vie y est quasi impossible).

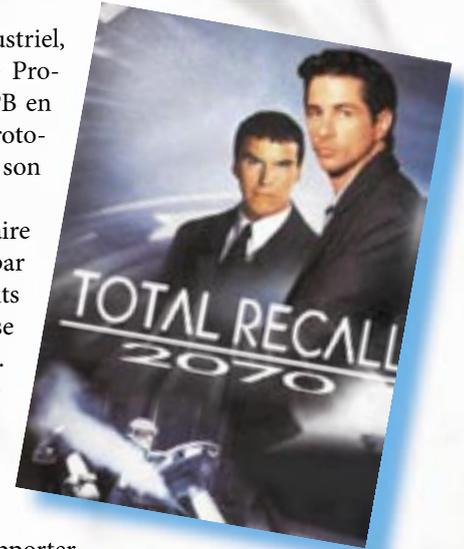
Le clonage humain est interdit depuis 2059 et le «sublimateur», machine créée par ReCALL Inc, permet de faire vivre des événements comme s'ils étaient réels.

L'action principale de la série suit David Hume, un policier

anti-espionnage industriel, membre du Bureau de Protection du Citoyen (CPB en anglais) et l'androïde prototype alpha, Ian Farve, son adjoint.

Le précédent partenaire de Hume a été tué par des androïdes dissidents et depuis, le détective se méfie des non-humains.

Mais, si notre paire de policiers chasse les ennemis de la paix, le Consortium chasse l'androïde, modèle unique qui pourrait rapporter une fortune.



Les thèmes obsessionnels de P.K. Dick sont ici bien représentés : la dualité réel/irréel (notamment avec le «sublimateur»), l'aversion phobique de Dick pour la mégalopole, l'être et le non-être (l'humain/l'androïde), sa paranoïa de l'idée du gouvernement qui contrôle tout et le concept de la chasse dans la chasse...

L'androïde est proche du Data dans *Star Trek : la nouvelle génération*. On peut penser qu'il est l'avant-garde de l'invasion de ses semblables et prépare l'éradication de la race humaine. Une partie des conflits intérieurs de Hume est de savoir s'il peut lui faire confiance, si cet androïde est à considérer comme un égal aux humains. Mais les choses se compliquent car la personnalité ambiguë de l'épouse de Hume se révèle vite.

L'intérêt principal de la série vient des efforts que fait le policier pour se rapprocher et/ou comprendre les deux autres protagonistes, Ian Farve et sa femme, Olivia.

La trame est semblable à une série policière classique : un meurtre, la police se rend sur les lieux et enquête. On constate aussi rapidement que les plans de coupe sur la circulation dans la ville resservent d'épisode en épisode.

Les scénaristes se sont permis des clin d'œil à *Blade Runner* en empruntant le nom de Rutger Hauer (Beatty le répliquant) et celui de Blade, lui-même, Deckart.

La prudence américaine a obligé la production à effectuer quelques coupes de scènes de nudité et de violence.

Quelle que soit l'originalité de certains aspects, il est regrettable que les enquêtes restent très conformistes et, ambiance 2070 exceptée, on pourrait bien se croire dans un épisode de *New York section criminelle*.

Bref, l'apparence... Comme fil rouge dans l'œuvre littéraire comme dans l'œuvre télévisuelle.

# BLADE RUNNER L'AVENTURE VIDEO- LUDIQUE

Par Christophe Corthouts

En 1997 (putain presque dix ans !), le monde vidéo-ludique était en ébullition. Westwood Studios s'apprêtait à lâcher sur le monde une adaptation de *Blade Runner*, sous la forme d'un jeu d'aventure révolutionnaire. Les premières images plongeaient les joueurs (et les amateurs du film comme de Dick) dans une sorte de transe... d'autant que les communicateurs de chez Westwood n'y allaient pas avec le dos de la cuillère. Le jeu permettrait non seulement une vraie immersion dans l'univers fascinant inventé par Dick, mais offrirait une telle liberté aux joueurs qu'aucune partie ne ressemblerait à une autre. Evidemment, on sait aujourd'hui qu'il faut se méfier de la communication des boîtes de jeux...

Le jeu était-il décevant ? Non, pas vraiment. Simplement, il n'avait aucune chance (avec un peu de recul, c'est facile à dire...) d'être à la hauteur de l'attente suscitée par les divers effets d'annonce. A hauteur surtout des prouesses technologiques promises... mais sans doute peu réaliste en regard des capacités techniques des ordinateurs de l'époque. Mais au-delà d'un système de jeu pas profondément révolutionnaire, ce qui marque dans ce *Blade Runner* version pixels, c'est la qualité graphique et la fidélité à la nouvelle originale de P.K. Dick.

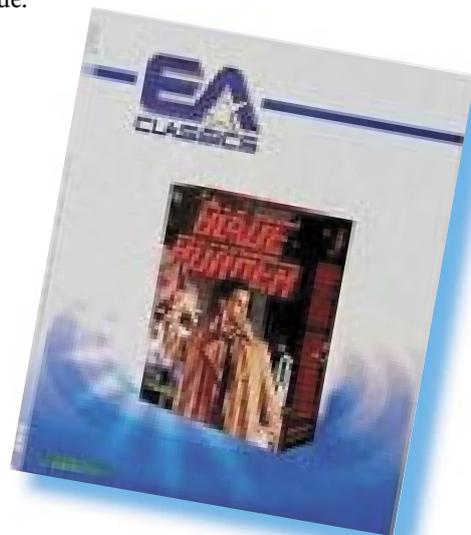
La qualité graphique d'abord. Si le film de Ridley Scott a marqué les esprits lors de sa sortie, c'est par sa richesse plastique et la beauté sombre de son futur incertain. Le jeu vidéo s'engage sans retenue dans la même voie, extrapolant à partir de l'univers cinématographique pour tisser un canevas plus large, d'une profondeur labyrinthique. La plupart des décors sont d'une beauté à couper le souffle et préfigure, en basse résolution, l'émergence future de la peinture digitale et des matte-paintings synthétiques. Pour la première fois aussi, ou presque, un jeu vidéo prend le pari d'une représentation réaliste d'un univers futuriste, visant clairement un public plus adulte que celui des jeux vidéo de la première génération.

Le respect de l'œuvre de P.K. Dick... Une évidence ! Si le Deckard de Scott semble davantage monolithique que la création de Dick, le héros de ce *Blade Runner* interactif retrouve les racines torturées de son modèle littéraire. D'ailleurs, selon les choix faits

par les joueurs, ce ne sont pas moins de onze fins différentes qui peuvent clore l'histoire. Une profondeur psychologique et un élément de jeu de rôle – le personnage est évolutif et ne se contente pas d'être, il devient et se transforme... toujours dans les limites de la technologie de 1995 – qui renforce encore l'impression que Westwood espérait offrir ce *Blade Runner* à des joueurs plus matures, prêts à vivre une expérience de jeu, plus qu'un simple divertissement.

Cette implication et ce côté à la fois adulte et littéraire sont-ils à l'origine de l'échec commercial de *Blade Runner* ? Quoi qu'il en soit, alors que le marché commençait à être envahi par les jeux de tir à la première personne et les « stratégie temps réel », plusieurs jeux « d'aventure » ou assimilés se cassaient la gueule dans les listes des ventes, annonçant la fin de l'âge d'or pour les « pointe et click » en 2D.

Quoi qu'il en soit, cette adaptation ludique étonnement proche de l'œuvre originale porte en elle la griffe indélébile de Philip K. Dick, lui dont le questionnement sur la réalité aurait sans doute effectué un nouveau bond en avant s'il avait pu découvrir les technologies d'aujourd'hui, où virtualité et réalité se trouvent imbriquées à un point tel qu'il devient impossible pour un œil non averti de faire la différence entre l'image réelle et la création synthétique.



**ENTRETIEN***Robert Zurbin**Par Marc Bailly*

**Pouvez-vous nous dire quelque chose sur vous-même, votre passé ? Qui êtes-vous ?**

Je suis ingénieur en aéronautique. J'ai ma propre petite entreprise d'ingénierie en aérospatiale : Pioneer Astronautics ([www.pioneerastro.com](http://www.pioneerastro.com)) et je suis président de la Société Internationale de Mars ([www.marssociety.org](http://www.marssociety.org)).

**Vous travaillez avec la NASA, qu'y faites-vous exactement ?**

Nous développons des technologies d'exploration de l'espace, incluant des fusées, des systèmes de mise à feu, des machines qui fabriquent de la poudre propulsive avec des matériaux que l'on peut trouver sur la Lune ou sur Mars.

**Pourquoi les gens sont-ils tellement fascinés par la Planète Rouge ?**

Parce que c'est la plus proche planète qui pourrait accueillir la vie.

**En quoi vous fascine-t-elle ?**

Parce que c'est l'analyse critique du sol qui va déterminer si l'humanité peut devenir une espèce de l'espace lointain.

**Un voyage vers Mars, une implantation d'une colonie terrestre sur Mars, quelles seraient les retombées pour la Terre ?**

Je pense que cela nous offrira de l'espoir, parce qu'il sera plus évident qu'il existe de nouveaux mondes, de nouvelles possibilités sans fin. Cela permettra aux gens de voir que notre histoire ne s'inscrit pas dans la fin mais au début de tout.

**Pourquoi avez-vous eu envie d'écrire un roman à propos de Mars ?**

J'aimerais faire en sorte que l'exploration humaine et l'implantation sur Mars deviennent des réalités

**Ce que vous décrivez dans votre livre, est-ce vraiment réalisable ? N'est-ce pas trop romancé ?**

C'est tout à fait possible.



**Votre livre est très cinématographique, des contacts de ce côté-là ?**

Oui. En fait, il y a une option pour la réalisation d'un film et j'ai de réels espoirs de voir mon livre adapté au cinéma et même dans un futur pas si distant.

**Vous êtes un scientifique, pourtant votre livre est vraiment très abordable, pas trop de détails techniques. Comment avez-vous procédé pour ne pas sombrer dans le technique à outrance ?**

Je crois qu'un scientifique, qui maîtrise à fond son domaine, n'a aucune difficulté à se mettre au niveau de chacun.

**Vous parlez beaucoup de Edgar Rice Burroughs dans votre livre, vous aimez cet auteur ? Pourquoi ?**

Enfant, j'ai lu les romans sur Mars de E.R. Burroughs et je les aimais. Il a rendu réaliste l'idée d'une civilisation humaine sur Mars. Bien sûr, ses romans sont assez fantaisistes puisque basés sur l'idée erronée de Lowell qui affirmait qu'il y avait des canaux sur Mars.

Sur certains points, Lowell et ERG avaient raison : ils avaient compris que la Terre n'était pas seule au monde. ERG a donné du corps à l'idée d'autres mondes.

**Que pensez-vous des livres de Kim Stanley Robinson à propos de la terraformation de Mars ?**

J'ai beaucoup aimé *Mars la Rouge*, particulièrement ses débats sur les personnages. Je recommande la lecture de cet ouvrage à tous. Je n'ai pas autant aimé *Mars la Verte* et *Mars la Bleue*. Mais je recommande la lecture de *Mars la Rouge* à tout le monde.

**Quelles sont les grandes découvertes de ces 10 dernières années en astronomie ?**

La découverte du télescope Hubble : l'univers est en expansion toujours plus rapide. Cela prouve qu'il existe une cinquième force inconnue qui gère l'univers.

**Que devons-nous encore apprendre de l'espace ?**

Tout, c'est un peu comme se demander ce que l'on peut apprendre si on sort de chez soi.

**Que pensez-vous de la rétrogradation de Pluton qui n'est plus considérée comme planète ?**

Cela n'aurait jamais du être fait.

**Comment travaillez-vous ? Ecrire est-il votre profession ? Quelles sont vos passions dans la vie ?**

Avec avidité. Quand l'idée d'un livre m'habite, je m'assis et j'écris avec ardeur, jour après jour, jusqu'à ce que j'ai fini.

J'aime faire des randonnées, lire et faire des expériences.

**Pourquoi écrivez-vous ? Quel est selon vous le rôle de l'écrivain dans notre société ?**

Les écrivains sont les créateurs du futur.

**Considérez-vous la science-fiction comme une autre sorte de littérature que le mainstream ?**

La SF est du mainstream. C'est un aspect vital de la fiction moderne.

**Qu'aimez-vous à propos de l'écriture ?**

J'aime les romans que je ne peux pas arrêter d'écrire.

**Quel est votre écrivain SF préféré ?**

Dans les plus anciens, mon préféré est Heinlein. Dans les auteurs plus contemporains, j'aime Greg Benford et David Brin.

**Quel est votre écrivain hors SF préféré ?**

Classique, Shakespeare. Dans les auteurs modernes et populaires, c'est Ken Follett.

**Quel est votre roman SF préféré ?**

Mon préféré est *Révolte sur la Lune* de Heinlein.

**Quel est votre roman hors SF préféré ?**

*Vie et destin* de V. Grossman.

**Quel est votre film SF préféré ?**

Le tout premier *Star Wars*.

**Quel est votre film hors SF préféré ?**

*Casablanca*.

**Votre principal trait de caractère ?**

La ténacité.

**Quelles choses vous énervent ?**

Les menteurs.

**En dehors de l'écriture, quels sont vos hobbies ?**

Promener. Quand je suis à Seattle, je fais aussi de la voile.

**Les écrivains sont les créateurs du futur.**

**Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?**

Du tact.

**Votre rêve de bonheur ?**

Voir mes filles marcher sur Mars

**Vos héros dans la vie réelle ?**

Einstein, les frères Wright, Abraham Lincoln, Ben Franklin, Christophe Colomb.

**Si vous deviez rencontrer le génie de la lampe magique, quels seraient les 3 vœux que vous formuleriez ?**

- Amener le tiers monde à la civilisation moderne
- Ouvrir l'espace à l'humanité
- Pousser tout le monde à acheter mes livres.

**Pouvez-vous nous dire, 5 choses que vous aimez et 5 choses que vous n'aimez pas ?**

J'aime : l'honnêteté, les bons livres, les steaks, les chiens et un ciel de nuit claire.

Je n'aime pas : la malhonnêteté, la lâcheté, la bêtise, l'humidité, les restaurants hors de prix.

**Et la question classique : quels sont vos projets d'avenir ?**

Je travaille sur trois livres. Un est de la non-fiction sur comment l'Occident peut arriver à l'indépendance énergétique. Les autres sont des romans. L'un *New World* est une suite à *On a marché sur Mars*. L'autre *Les croisades d'Eléonore* parle d'Eléonore d'Aquitaine et de la Renaissance au 12ème siècle.

# Robert Zubrin

## On a marché sur Mars

Robert Zubrin est ingénieur en aéronautique, consultant à la NASA. C'est un passionné de Mars et depuis des années, il élabore des missions vers la planète rouge. En 1998, il a fondé la Mars Society ([www.marssociety.org](http://www.marssociety.org)) avec la participation de sept cents personnes du monde entier. Il est aussi le concepteur du projet « Mars Direct », un programme révolutionnaire qui démontre que le voyage vers Mars est possible avec les technologies actuelles. *On a marché sur Mars* est son premier roman, mais pas son premier livre.

Nous sommes en 2015, la NASA envoie la première mission spatiale habitée vers Mars. Ils sont 5 à partir : un pilote d'élite de l'US Air Force, une femme ingénieur mécanicien, une scientifique, un géologue texan et un historien.

Dès leur approche de Mars, les ennuis commencent, comme si le sort s'acharnait sur leur mission. Mais ils parviennent à se poser sur le sol martien et l'installation et l'exploration peuvent réellement commencer. Ils sont là comme pionniers, pour découvrir si la vie a existé ou existe encore sur cette planète fascinante.

Au départ, cet exploit est salué par l'opinion publique américaine, mais suite à une découverte faite par l'une des astronautes, le vent change de direction et le Président des USA, en pleine campagne de réélection, a de plus en plus de mal à tenir sa promesse de faire revenir nos héros.

L'Amérique se déchire entre ceux qui veulent faire revenir nos « Martiens » et ceux qui ont peur qu'ils contaminent la Terre entière.

Pour nos Martiens justement, les galères s'enchaînent, les tensions montent, le vol de retour s'éloigne de plus en plus.

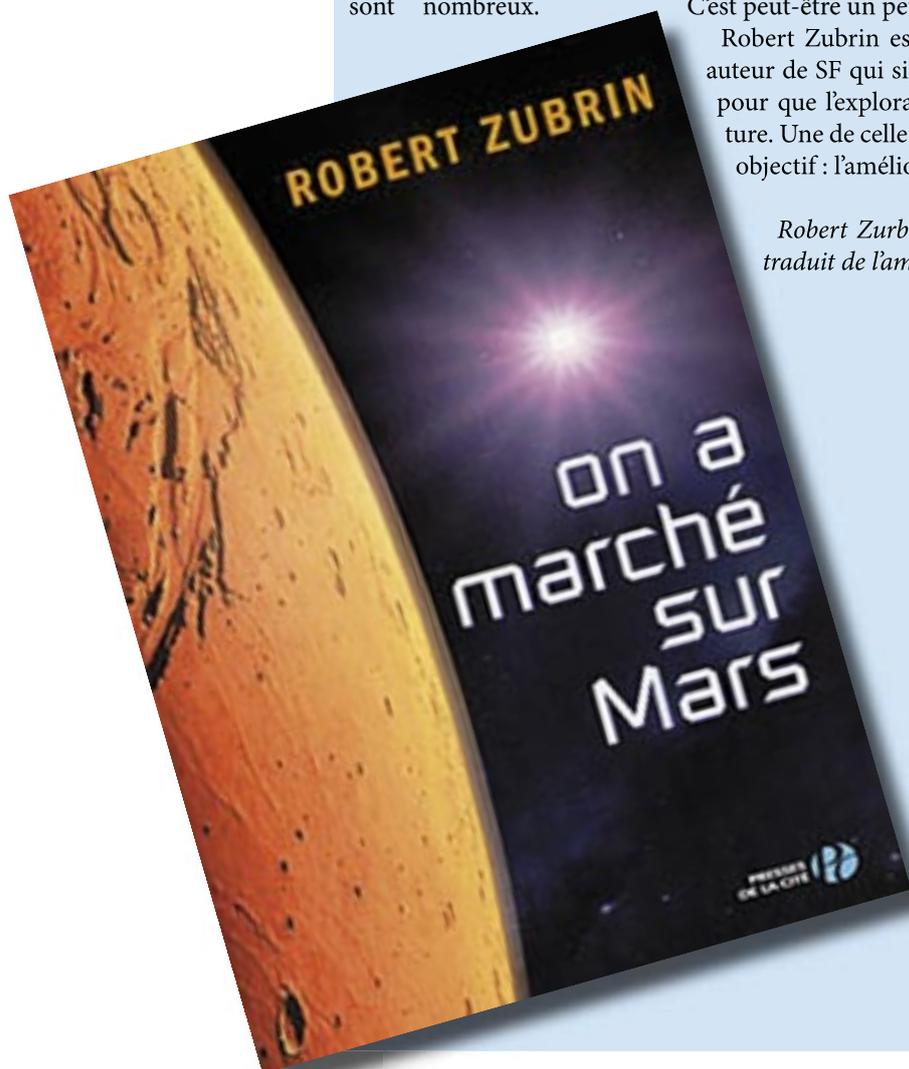
*On a marché sur Mars* est un bon roman d'aventures pionnières. Pas trop de blabla scientifique, comme je le craignais au départ. Non, tout cela est bien amené, on ne s'ennuie pas une seule seconde. Les rebondissements sont nombreux.

C'est peut-être un peu trop américanisé, mais bon on a l'habitude, hein !

Robert Zubrin est passionné par son sujet et Gregory Benford, le grand auteur de SF qui signe ici la préface, l'est tout autant. Tous les deux militent pour que l'exploration spatiale redevienne une Aventure, une vraie Aventure. Une de celle qui transcende l'humain et unit les peuples vers un même objectif : l'amélioration de l'humain...

*Robert Zubrin, On a marché sur Mars, Presses de la Cité, 388 pages, traduit de l'américain par Etienne Martinache.*

Marc Bailly



**Gagnez 5 exemplaires du livre de Robert Zubrin *On a Marché sur Mars*.**

**Participez à notre concours.**

**Voyez notre site :**

**<http://phenixweb.net>**

# APPEL A TEXTES

## Les Jouets !

Moi c'qui me fait peur ce sont les poupées. Celles avec les grands yeux de porcelaine et le visage blanc, trop fardé. Mais les jouets me font aussi bien rigoler, surtout quand ils délirent comme dans «Toy Story» ou qu'ils se mettent à bastonner comme dans «Small Soldiers». Depuis toujours les jouets fascinent, les jouets enchantent, les jouets effraient... Et pas seulement les enfants... Dans la génération kidultes, ils sont tellement nombreux à collectionner ces action figures et ces reproductions sculptées qui coûtent un pont et pousseraient certains à se damner... Allez, à vos plumes et faites nous partager, le frisson d'avoir joué, de jouer et d'encore jouer... avec des jouets

Date de réception des textes : 30 janvier 2007.

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be)

## Fan Fictions

Si les fans-fictions ont envahi le Net depuis un certains temps déjà, couvrant des sujets aussi vastes que les séries télé, *Harry Potter* ou *La Guerre des Etoiles*, c'est évidemment parce que ces diverses créations développent un univers tellement riche que s'y plonger est un véritable plaisir...

Et les auteurs alors ?

Pour son second appel à textes de nouvelles, *Phénix* vous propose de vous inspirer de deux « classiques » de la littérature imaginaire des années 80 et 90 : Graham Masterton et Dean Koontz.

Chez Masterton, le quotidien explose alors que surgissent des démons retords venus du fond des âges, ou façonnés par la légende. Chez Koontz, c'est souvent l'homme et les sciences qui, dans un enchevêtrement contre nature finissent par mettre au monde des créatures ou des situations maléfiques.

Retrouvez le chemin d'incontournables comme *Manitou*, *Le Démon des Morts*, *Les Etrangers* ou *Chasse à Mort* et osez nous offrir des nouvelles qui résonnent de l'univers de ses deux grands Maîtres.

Date de réception des textes : 31 décembre 2006 pour Masterton et 28 février 2007 pour Koontz.

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be)

